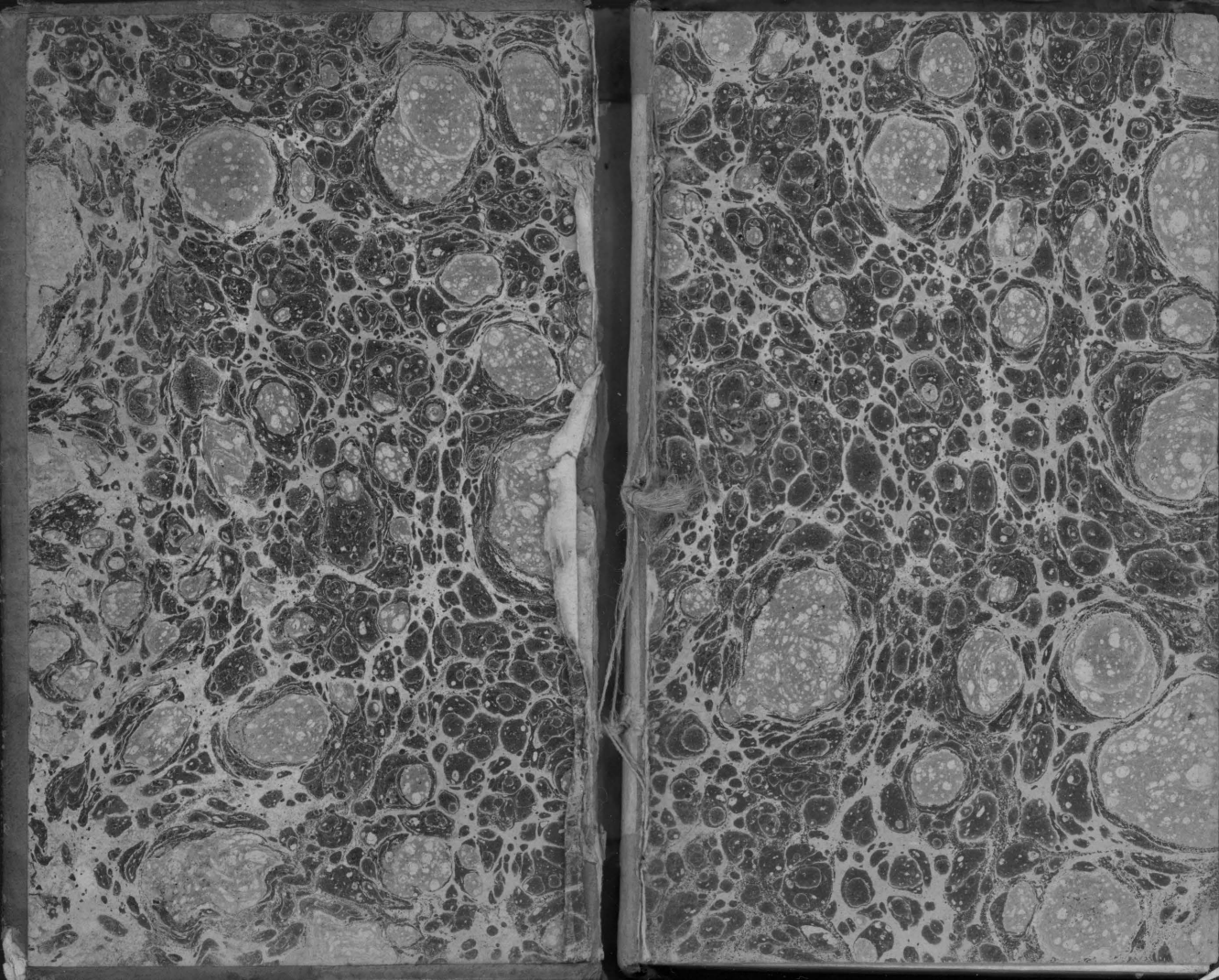




LETTRI  
A  
EMILIE

3-4





Imprimé à la Librairie de la rue de la Harpe, n. 101.

1851.

# OEUVRES

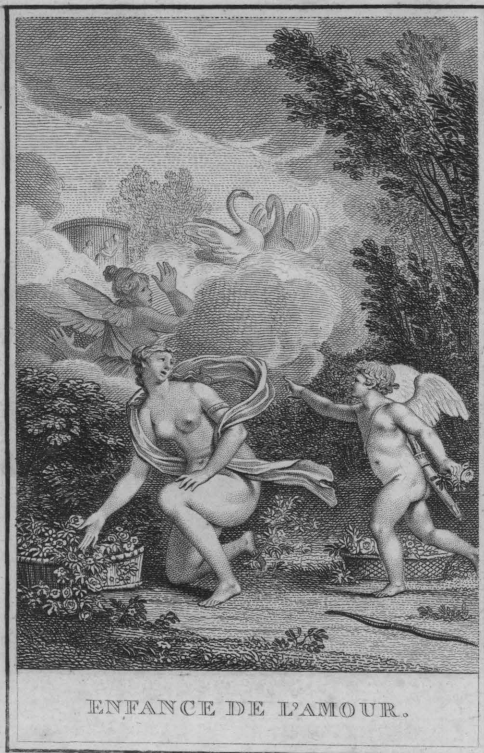
DE

C. A. DEMOUSTIER.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !

TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

C. A. DEMOUSTIER



*Ant. Aug. Renouard, le f. g. del.*

*B. Hooper, p.*

LETTRES  
A ÉMILIE  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.

PAR  
C. A. DEMOUSTIER.



TROISIÈME PARTIE.



PARIS,  
CHEZ ANT. AUG. RENOUD.

rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.

M. DCCC. XVII.



821.1321-1=1321

## A ÉMILIE.

Au château de L...

Je vous écris, Émilie, dans ce cabinet tranquille,  
où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous  
Le temple des vertus, des talents, de la gloire,  
Ah ! que j'y tombe à vos genoux,  
Il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire ;  
Là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour  
Fut, par la volupté, ménagé pour l'Amour.  
La discrète amitié veut aussi du mystère.  
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,  
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,  
Le sentiment, la paix, la franche liberté,  
Président en commun au petit comité.  
On est là. Qu'y fait-on ? rien ; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux  
Que le luxe à grands frais décore,  
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.  
Il semble, dans ces vastes lieux,  
Que le sentiment s'évapore.  
Dans un boudoir on s'aime mieux,  
Plus intimement on s'accueille.  
Rien ne se perd, tout devient précieux :



Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.  
 Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,  
     Honteuse de paroître nue,  
 Pour cacher sa rougeur, cherche l'obscurité.  
     Là, la confiance ingénue  
 Rapproche deux amis; et si quelque soupir  
     A l'un des deux se laisse entendre,  
     Sentez-vous avec quel plaisir  
 Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre!

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en  
 feroit la douce expérience! Ah! si les dieux m'a-  
 voient réservé ce bonheur, quel temple, quel sé-  
 jour enchanté vaudroit pour moi votre aimable  
 asile?

Là, je voudrais passer ma vie;  
 Là, je voudrais un jour mourir  
 Les yeux fixés sur mon amie.  
 Là, le nom chéri d'Emilie  
 Se mêleroit encore à mon dernier soupir.  
 Là, s'échappant de l'infenale rive,  
 Au retour du printemps, mon âme fugitive  
 Reviendrait soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,  
 L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde;  
 Et, fidèle à son nid, revient, d'un autre monde,  
 Visiter le berceau de ses jeunes amours.

## LETTRES A ÉMILIE,

SUR

## LA MYTHOLOGIE.

### LETTRE XXXVI.

#### NAISSANCE DE L'AMOUR.

Si l'on vous racontoit, Emilie, qu'il existe un  
 aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un  
 instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et  
 les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle  
 porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multi-  
 pliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux  
 que le trait fatal a blessés, vous traiteriez sans  
 doute ce récit de fable et de mensonge. Mais si  
 l'on ajoutoit que l'aveugle est de votre connois-  
 sance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux,  
 et qu'en récompense il vous prête son bandeau,  
 votre incrédulité feroit place à l'étonnement. En-  
 fin, si l'on vous assuroit que, dès l'âge de quinze  
 ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et  
 lancé vous-même un de ses traits les plus ardents;  
 alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous



rappelleriez l'ami d'Emilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour proscrivant le dieu de la tendresse,  
Vous me faites jurer de n'en parler jamais ;

Chaque jour, je vous le promets :

C'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il feroit un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, foible encore, elle se traîna avec ce doux fardeau dans les forêts de l'isle de Chypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvoit cent fois le jour,  
Ce mélange d'inquiétudes,  
D'ivresses, de sollicitudes,  
Inséparables de l'amour ;  
Ses soins étoient plaisirs pour elle ;  
Les soins de mère sont si doux !  
Son fils jouoit sur ses genoux,  
Du bien pendoit à sa mamelle  
Reposoit-il ? « Vents, taisez-vous ;  
« Zéphyr, flattez-le, disoit-elle  
« Embaumez-le, rose nouvelle ;  
« Sommeil, verse-lui les pavots  
« Que tu me destinois : je veille  
« Si doucement quand il sommeille !  
« Comme il sourit ! Que le repos  
« Donne de grâce à l'innocence !  
« Du vainqueur des rois, des héros,

« Voilà donc la frêle espérance !  
« Voilà celui dont la puissance,  
« Égale aux arrêts du Destin,  
« Donnera des lois à la terre,  
« Enchaînera le genre humain,  
« Les dieux même ! Et je suis sa mère !....  
« Mais ses traits semblent s'altérer ;  
« Il souffre ! s'il alloit pleurer !....  
« Non, ses yeux s'ouvrent, il soupire,  
« Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractère en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence ; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suçait le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avoient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légèrement dorés, blessaient les amants heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portoient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappaient et frappent encore les amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable :

Mais, en se tenant à l'écart,  
Le sage de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre ;

Car ils ne portent pas plus loin que le regard  
D'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache partout ses traits  
avec tant d'adresse, la Nature et les Arts cons-  
pirent tellement avec lui, que la Défiance elle-  
même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,  
Où l'art aura représenté  
En raccourci les traits de la beauté,  
Que l'œil du sage innocemment s'arrête;  
Le trait part, le coup est porté;  
L'illusion commence la défaite  
Qu'achève la réalité.

Souvent dans un bois solitaire,  
Où le sage respire en paix,  
L'écho des prés et des forêts  
Lui redit les accents d'une jeune bergère.  
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur  
Le trait s'insinue, et le sage,  
Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,  
Court au-devant de l'esclavage.  
Quelquefois, au bord d'un ruisseau,  
Etendu sur l'herbe fleurie,  
Du souvenir des fêtes du hameau  
Il entretient sa tendre rêverie.  
Le souvenir embellit tout.

« Qu'aux fêtes de Cérés Clymène étoit jolie!  
« Oh! que ses grands yeux bleus avoient de modestie!  
« Que sa parure avoit de noblesse et de goût!  
« Ce temple de verdure est digne de Clymène.  
« Viens, Clymène, en ces lieux reposer tes appas,

« Viens baigner tes pieds délicats  
« Au cristal de cette fontaine;  
« Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais,  
« Mes soins écarteront les regards indiscrets.  
« Ah! ne crains pas les miens : je devine tes charmes;  
« Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur.... »  
Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,  
Et le trait d'Amour dans son cœur.

Vous le voyez; les traits de l'Amour se rencon-  
trent partout : dans le monde, dans la solitude,  
dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une  
gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans,  
dans les lettres, même de l'amitié, excepté dans  
les miennes peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de  
l'âme, c'est presque toujours par les yeux qu'ils  
s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur,  
quelque fibre délicate qui serve de conducteur à  
cette flamme électrique; et, dans ce siècle éclairé,  
où l'on a porté si loin la connoissance des nerfs,  
je voudrois bien qu'un subtil anatomiste pût dé-  
couvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il  
seroit démontré que le pouvoir de l'Amour ne  
tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu tous les secrets de la coquetterie,  
Soupirs, larmes, coups-d'œil, sourires, trahisons;

Adieu fureurs, craintes, soupçons,

Noirs enfants de la Jalousie....

Où, mais adieu doux sentiments,

Si précieux aux belles âmes!

Adieu soupirs, baisers de flammes,

Ivresses, larmes et serments ;

Adieu le bonheur des amants !

Le repos de l'indifférence

Pourroit-il compenser la perte du plaisir ?

Non ; aimer, jouir et souffrir ,

De l'homme voilà l'existence.

Mais en amour surtout, par un secret lien ,

Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance ;

Peines, plaisirs, tout se balance ;

On souffre, on jouit ; tout est bien.

Ainsi laissons là le projet de notre découverte.  
Aussi-bien, fussions-nous à l'abri des traits de  
l'Amour, il nous subjugueroit encore par les  
charmes de la persuasion. Aucun dieu ne possède  
comme lui le talent de s'insinuer dans un cœur,  
d'égayer la morale, d'aplanir les scrupules, et de  
donner aux foiblesses humaines le coloris de la  
vertu. On assure même que ses arguments sont  
sans réplique. Je le crois volontiers ;

Mais, sur le chapitre des mœurs,

De sophisme je le soupçonne ;

Car de la sagesse il raisonne

Comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ces raisonnements ne sont pas tous  
jours justes, au moins doivent-ils être amusants,  
car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter  
lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile  
le conduit sans cesse aux assemblées, aux specta-  
cles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle  
l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit

manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs  
plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circons-  
tances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de  
dévote, et même d'un capuchon. La plupart de  
ces costumes lui vont très mal ; mais lorsqu'il  
n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le  
pauvre malheureux est réduit à marcher tout nu.  
L'on a beau lui en vouloir, ce dénûment excite  
la compassion ; il se joint même à ce tendre intérêt  
un souvenir encore plus tendre, quand on se rap-  
pelle que sa nudité est aujourd'hui l'emblème de  
ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il étoit sans voile, il étoit sans détours.

Dès qu'il aimoit, il disoit : Je vous aime ;

Et cet aveu n'étoit point un problème

Qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.

Il n'étudioit point ses timides discours,

Comme une certaine Émilie

Qui prétend sauver sa pudeur

Sous le voile douteux de l'amphibologie ;

Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,

Nous font du secret de son cœur

Le secret de la comédie.

## LETTRE XXXVII.

## ENFANCE DE L'AMOUR.

On se plaint depuis long-temps des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblème de l'inconstance sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Émilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesterait que ce fut le jour même, ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,  
L'innocence est toujours fidèle;  
Il n'en eut point en grandissant,  
L'enfance n'est jamais cruelle.

Dans l'âge où naissent les soupirs,  
Il ne voltigea point encore;  
La constance est sœur des desirs  
Que ce bel âge voit éclore.

Mais dès le premier baiser  
Que sa bouche obtint des belles,  
Les deux pointes de ses ailes  
Commencèrent à percer.  
Nouveaux baisers; le plumage  
En deux jours se déploya.

Enfin, par son doux langage,  
Il obtint bien davantage!....  
Dès qu'il en fut venu là,  
Aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenoit avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner en quelques minutes plus de fleurs que Vénus n'en pourroit cueillir. Vénus accepta le défi; et Cupidon, voltigeant devant elle, alloit gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,  
Il vit évanouir sa gloire.  
L'Amour laisse souvent échapper la victoire  
Quand il vole de fleur en fleur;

La nymphe Péristère, qui accompagnoit Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la nymphe en colombe;

Afin d'apprendre désormais  
A nos modernes Péristères  
Qu'avec l'Amour Nymphe ne doit jamais  
Se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi dans ses conquêtes la marche incertaine de nos héros à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse

étonne, surtout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,  
Un faible enfant peut-il renverser la raison  
Et triompher de la sagesse ?  
On le dit fort ; mais le fripon  
N'est fort que de notre foiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices et ses inconséquences ; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,  
Et, pour son âge, a tant de complaisance,  
Que d'un regard il fait souvent  
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence ; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le désir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les anciens regardoient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle ;

Car, si la femme que j'aime  
Est la plus belle à mes yeux,  
Il est juste qu'Amour lui-même  
Soit pour moi le plus beau des dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardon-

nez, Émilie, si je suis de ce dernier parti ; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les anciens ont conçue de deux Amours<sup>1</sup> opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir  
Aussitôt qu'elle vient d'éclorre ;  
C'est lui qui jadis fit vieillir  
Tithon dans les bras de l'Aurore.  
L'autre inspire ce feu divin  
Que vous allumez dans mon sein,  
Cette flamme pure et sublime  
Que la vertu nourrit d'estime.  
Dévoré de sa sainte ardeur,  
Ma bouche, en soupirant, l'exhale.  
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,  
Et vous en êtes la vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf qu'elle couva sous ses ailes noires, et d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donèrent les dieux pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré

<sup>1</sup> Ils appeloient l'Amour vertueux, *Eros* ; et celui qui lui est opposé, *Antéros*. On le croit fils de Mars et de Vénus.





de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, déesse de la pauvreté, qui étoit venue pour recueillir les restes du repas, qu'il la rendit mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre, Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin il n'y a point de financier parvenu sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'étoit ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'étoit accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'Amour repose,  
Il eût repris son sceptre et sa divinité.

Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité

Auroient prouvé sa royauté;

Vos vertus, son apothéose.

## LETTRE XXXVIII.

### HÉBÉ ET L'AMOUR.

S'IL existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,

Il est aimable quand il rit.

On le rappelle quand il finit,

On l'adore quand il demeure.

C'est le plus aimable boudeur

Qui soit de Paris à Cythère;

C'est le plus aimable imposteur  
Qui soit né pour tromper la terre;  
Il fait vingt serments aujourd'hui,  
Et demain il les désavoue:  
On sait qu'il blesse quand il joue,  
Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Émilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfants. Il étoit encore très jeune lorsqu'il fit avec Hébé sa compagne le voyage de Paphos, où Vénus avoit un temple célèbre. Là, après avoir étudié les arts et les sciences,

Ce dieu malin, qui sans cesse varie  
Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,  
Conçut un jour la docte fantaisie  
De professer, au milieu de Paphos,  
Les éléments de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna  
D'un marbre blanc la surface arrondie,  
Et d'un bleu tendre avec art dessina  
Sur ses contours, la Grèce, l'Italie,  
Londres, Paris, Cythère, *et cætera*.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde  
Dans ses projets grandement l'assista,  
En se chargeant de la machine ronde:  
Aux écoliers que l'Amour enseignoit  
En tous les sens Hébé la retournoit,  
Pour leur montrer les quatre coins du monde.

Mais la déesse, à la fin se lassant  
De ce travail, Cupidon, pour bien faire,



Avec adresse, ayant coupé sa sphère  
 Par l'Équateur, la fendit justement  
 En deux moitiés, par quoi les Antipodes,  
 Mis de niveau, furent moins incommodes  
 A transporter. L'Amour, deçà, de là,  
 Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or de l'Amour la gentille écolière,  
 Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,  
 Du bout du doigt les pôles de la terre,  
 Chaque toucher fit éclore un bouton :  
 Bouton naissant de rose printanière  
 Ne brille pas d'un plus beau coloris  
 Que ce bouton éclos du sein des lis.  
 A s'en parer Hébé fut la première ;  
 L'Amour lui-même en parut enchanté.  
 La mode en vint ; chaque divinité  
 Modestement promenoit à la ronde,  
 Sous un tissu gonflé par le zéphyr,  
 Les deux boutons prêts à s'épanouir,  
 Qui couronnoient sa double mappemonde.  
 Chez les humains cette mode passa  
 Rapidement ; et l'adroite Nature  
 Pour le beau sexe avec art imita  
 Des déités la nouvelle parure,  
 Comme elle avoit, à quelque temps de là,  
 De Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix  
 Dans la saison du règne de Cypris,  
 Sont dédaignés par l'austère vieillesse.  
 Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans  
 Laisser tomber ces frères ornements  
 Qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse.

Jouets légers de l'Amour et du Temps,  
 Que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens, Emilie, que ce trait d'invention,  
 dont les imitations ont été si multipliées, n'est  
 point consigné dans l'histoire de l'antiquité ; mais  
 il nous est parvenu par la tradition, dont le rap-  
 port, depuis tant de siècles, est appuyé sur une  
 expérience aussi heureuse que constante. Je vous  
 engage donc à le croire, d'autant que vous êtes  
 moins que personne en état de le contester ;

Car, si vous osiez démentir  
 La vérité de ce système,  
 Vous pourriez, je crois, nous fournir  
 Double argument contre vous-même.

## LETTRE XXXIX.

### SÉMÉLÉ, ARIANE.

VÉNUS depuis long-temps cherchoit l'occasion  
 de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin  
 le Destin la lui présenta : ce furent les noces de  
 Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut in-  
 vitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trou-  
 ver Thétis, et lui dit : « Mon fils, en naissant, a été  
 « pros crit par Jupiter ; vous pouvez tout aujour-  
 « d'hui ; obtenez sa grâce, et comptez sur sa re-  
 « connoissance.

« Il semera de fleurs votre heureux hyménée ;

« Il abrégera la journée ,

« Allongera la nuit, et l'on verra l'Amour

« Faire un mariage à la cour. »

Thétis promet son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle ;

« Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,

« A votre époux il doit lancer un trait

« Qui le rendra huit jours fidèle. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promet à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portoit sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connoissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est naturel, ce me semble,

Que l'Hymen de l'Amour attédisse l'ardeur.

Du chaud, du froid unis ensemble,

Que résulte-t-il ? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grâce. L'en-

fant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les déesses furent blessées presque en même temps. Les propos, les regards s'animent ; et les yeux de Bacchus, ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venoit enfin de se réconcilier avec elle, et paroisoit pour la première fois au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avoit pour les déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeoit. Vous devinez qu'il fut interrogé ; vous devinez aussi qu'il fallut répondre ;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi

Tel est l'amour pour le silence,

Que, quand il interroge un muet de naissance,

Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes : Vous savez, déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mère entroit dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps : jugez de quel éclat devoit briller sa beauté ! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent. Il paroît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour ; mais enfin elle cède à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il

est le souverain des dieux. A ces mots, un regard le rappella, et Sémélé devient mère.

J'ignore, ô Junon ! qui put vous instruire de ce mystérieux larcin ; mais la vengeance en fut terrible. Vous vintes trouver ma mère sous les traits de Béroé, sa nourrice ; et, lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence :

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses ?

Je ne te vois que des lis aujourd'hui.

Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes ?...  
Le petit scélérat !... Je gage que c'est lui !

Eh ! qui donc ? reprit ma mère en rougissant.

— Qui ? cet adolescent, dont les yeux, le sourire, les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.  
Je ne veux rien savoir ; mais, si tu me dis tout,

Je te promets de ne rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, puisqu'il n'y a rien.

Rien... Regarde-moi donc... Quels regards abattus !

Rien ?... Mon enfant, j'ai là-dessus

Une science trop certaine.

J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine,

Et ta ceinture ne joint plus !

A ces mots, ma mère ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écrioit :

Ne pleure pas, ma pauvre fille !

On est jeune, on est foible... Eh ! ne sais-je pas bien

Ce qu'il en coûte alors ? Oh ! le petit vaurien !

Si je connoissois sa famille !...

— Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur,

Ce scélérat, ce fourbe insigne,

T'aura fait encor trop d'honneur.

Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne

De Saturne ! — Il est vrai. — Quoi ! ce jeune inconnu ?

— C'est Jupiter. — Et tu l'as cru ?

Va, les dieux gagnent trop à l'être,

Pour dédaigner de le paroître.

Qui te l'a dit enfin ! — Lui-même. — L'imposteur !

Abuser ainsi la candeur !

Un Jupiter sans barbe ! — Hélas, reprit ma mère,

Si ce n'est le dieu du tonnerre,

C'est au moins le dieu du bonheur.

Eh bien ! ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paroisse devant toi dans l'éclat de toute sa puissance ! Cette proposition flatta la vanité de Sémélé ; elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui représenta qu'il y alloit pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,

Ce foible corps est dévoré ;

Si je meurs enfin, je mourrai

Dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses desirs, parut dans un nuage de lumière, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens ; mais ses lèvres touchoient à peine les lèvres de son amant, que déjà la foudre

l'avoit consumée. Son âme, en gémissant, s'envole dans l'Elysée. Junon sourit; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant :

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystère,  
 « Il étoit orphelin avant de voir le jour.  
 « Que son enfance vous soit chère;  
 « Et dans le sein de votre amour  
 « Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère! »

Je la retrouvai en effet près de ces fidèles nourrices, qui, en récompense de leurs soins, brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des *Hyades*.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il étoit toujours monté sur son âne, et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation.

Son caractère étoit la bonhomie.  
 Il buvoit sec, mais il avoit le vin  
 Joyeux et tendre; il eût, le verre en main,  
 Fait rire en chœur toute une académie.  
 Auprès de lui, jamais le noir chagrin  
 N'osa rider le front de la Folie.  
 Si la Bacchante, avec un ris malin,  
 Dans un repas le barbouilloit de lie,  
 Il se prêtoit à la plaisanterie,  
 Et se vengeoit par un tendre larcin



NAISSANCE DE BACCHUS.

J. B. Huet del.

B. Rogen sc.

Qu'il n'alloit pas raconter à sa mie.  
 Nymphes, Bergers, Dryades et Sylvains,  
 De ses chansons répétant les refrains,  
 L'environnoient de leur bruyante orgie,  
 Et promenoient le meilleur des humains  
 Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolu, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des héros, et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées de conquêtes que Silène m'avoit données n'avoient rien de sangui-naire. Je voulois faire des heureux, et non pas des esclaves; et les peuples échappés à ma puissance devoient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrses en main,  
 Ouvroient la marche. Au lieu de machines de guerre,  
 Les Sylvains rouloient sur la terre  
 Des milliers de tonneaux de vin.  
 La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,  
 Remplaçoient parmi nous la Fureur et la Gloire,  
 Et quand l'armée, au son du tambourin,  
 Faisoit halte, c'étoit pour boire.

J'étois monté sur un char trainé par deux tigres; un thyrses me servoit de sceptre, et le pampre formoit mon diadème. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde, qu'un fils de Jupiter s'avançoit pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon



approche; mais, revenus de leur première terreur, ils accoururent en foule au-devant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte,  
 Plantez ces jeunes ceps le long de ces coteaux;  
 Dans ces rians vallons rassemblez vos troupeaux.

Voilà mes lois, voilà mon culte.

Je n'exerce point les horreurs

Du dieu de Thrace et de Bellone.

Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.

A vos princes soumis je laisse la couronne;

Mais à condition que de votre bonheur

Ils me rendront un pur hommage.

Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.

Allez, soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps tous les peuples voisins subirent mes lois; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets en leur disant :

Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis,  
 D'autres vainqueurs feront garder leurs diadèmes.

Je n'ai conquis que des amis,

Et les cœurs se gardent eux-mêmes.

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrais à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyois les moissons dorer les champs fertiles, les

troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les coteaux de fruits et de verdure; et, comparant ces campagnes à celles où tant de héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disois avec une joie secrète :

Je n'ai point abreuvé ces plaines

Du sang de mes nouveaux sujets;

Elles n'ont vu briller que le fer de Cérès:

Et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avois conquis. Mes vaisseaux étoient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçoit autour des mâts et des cordages, et nous présentait ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimoient le nectar, et chantoient les plaisirs de la vendange. Les nymphes d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environnoient nos vaisseaux; elles élevoient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, caressoient les trésors de ces nymphes, et leurs douces haleines nous faisoient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous aperçûmes l'isle de Naxos comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses rochers nous parurent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent sembloient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ces rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette isle : je la trouvai déserte; mais je ne sais quel



charme secret m'inspiroit sa solitude. Une voix intérieure sembloit me dire :

Sur les traces de la victoire  
Qui t'a conduit jusqu'à ce jour,  
Ton cœur n'a connu que la gloire;  
Ici tu connoitras l'amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyois entendre l'écho soupirer. Plus j'avancois, plus ses accents devenoient tendres et plaintifs. Enfin j'arrivai près d'un rocher au pied duquel la mer brisoit ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouverts présentoient une grotte dont l'entrée étoit ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortoit une voix touchante qui prononçoit ces tristes paroles :

Cruel, pourquoi m'avoir trahie ?  
Je t'aimois de si bonne foi !  
J'ai tout sacrifié pour toi,  
Et c'est toi qui me sacrifie !  
Tu m'as condamnée à la mort !  
Je te déplais, je suis coupable !...  
Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,  
Ingrat, je te plairois encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,  
C'est toi qui causes ma douleur,  
Mon teint reprendroit sa fraîcheur,  
Si ta main essuyoit mes larmes.  
Mais tu fuis et j'attends la mort.  
Je te déplais, je suis coupable !...

Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,  
Ingrat, je te plairois encor.

Du moins, à mon heure dernière,  
S'il m'étoit permis de te voir !  
Si je mourais avec l'espoir  
Que tu ferois ma paupière !...  
Mais je suis seule avec la mort.  
Je te déplais, je suis coupable !...

Hélas ! s'il suffisoit d'aimer pour être aimable,  
Ingrat, je te plairois encor.

Adieu ! ton amante abusée,  
Mais trop foible pour te haïr,  
T'adresse son dernier soupir  
Avec sa dernière pensée.  
Je vole au-devant de la mort.  
Je te déplais, je suis coupable !  
Hélas ! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,  
Ingrat, je te plairois encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte et s'élançe vers les flots ; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avoit abattue, l'effroi la saisit ; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle étoit intéressante ; elle pleuroit. En essuyant ses larmes, je sentois couler les miennes, et je m'enivrais d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des yeux languissants, et, me jetant un regard tendre et doux, elle me dit :

Ah ! si mon sort vous intéresse,  
 Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,  
 Lorsque d'un cœur trop foible il trahit la tendresse,  
 Par pitié, laissez-moi mourir !

Les accents de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitait contre celui de cette infortunée ; et mes bras, en la soutenant, trembloient sous ce doux fardeau....

A ces mots, Vénus avec un sourire de dépit, s'écria :

Le moment est critique ! et je vois votre cœur,  
 Mon cher Bacchus, tomber en défaillance ;  
 Hébé, notre aimable vainqueur  
 A besoin de votre assistance.

Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi, de vos rigueurs me plaignant quelquefois,  
 Quand je suis prêt à vous confondre,  
 Vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,  
 Vous me versez ce joli vin d'Arhois  
 Que vous trouvez si bon (soit dit par parenthèse).  
 Alors, abandonnant ma thèse,  
 Je me tais, vous riez ; nous trinquons, et je bois.

## LETTRE XL.

### NISUS ET SCYLLA, THÈSÉE.

LA jalousie est une étrange chose !  
 Si je parle à Doris de mes jeunes amours,  
 Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,  
 Et veux me taire. — Allons, monsieur, parlez toujours,  
 Dit-elle. — Mais enfin, madame,  
 Mon récit vous déplaît. — En quoi ? — Vous vous troublez,  
 Vous pâlissez. — Eh bien ! oui, tu me perces l'âme,  
 Perfide ! — Je me tais. — Non, ce n'est rien... Parlez.

Ce fut à peu près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus : 'Eh bien ! que faisons-nous de notre aimable inconnue ? Bacchus reprit ainsi :

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posoit sur ma poitrine ; et ses yeux abattus de langueur, se levoient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant :

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir.  
 Essayez quel que temps, c'est moi qui vous en prie,  
 Et je consens à vous laisser mourir,  
 Si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous, répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante, d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une isle dé-

serte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortune et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisiroit l'instant où elle reposeroit près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avoit préparé pour le sauver, et l'abandonneroit dans ce désert, seule avec son désespoir? — Le perfide, m'écriois-je! l'infortunée!... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athènes et de Mégare, les lâches l'assassinèrent pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte chez les assassins de son fils le ravage et la mort, et va former le siège de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avoit bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce dieu laissoit quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avoient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchoit, elles rendoient un son mélodieux. Scylla, fille de Nysus, roi de Mégare, prenoit plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siège même de la ville, elle se rendoit souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle aperçut dans la plaine le roi Minos, à la tête de ses guerriers. Mon père avoit la sagesse des dieux; il en

avoit aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomptable, à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendoit d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avoit au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle, il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que durant neuf années consécutives les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles pour être dévorés par le Minotaure, qui habitoit le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenoit une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide;

Hélas! il ressembloit au cœur de l'infidèle,  
Dont l'innocence ignore les détours.  
Sans le savoir, on s'engageoit comme elle;  
On se perdoit, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitoit le Minotaure. Ce monstre, moitié homme, moitié tau-

reau, dévorait les infortunés que Minos enfermoit dans le labyrinthe.

Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyaient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérais en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchoit lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchaient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuroient plus; leurs larmes s'étaient épuisées dans les derniers embrassements de leurs mères. Après elles, marchaient les jeunes captifs, les mains chargées de fers et la tête abattue. Un seul oseroit lever les yeux, et son regard noble et fier paroîtroit défier la fortune. Il semble que l'âme des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvois lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentiments, je reconnus dans cet infortuné le jeune et illustre Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avoit voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélopes, dont il étoit issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt.... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il étoit vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

Je croyois qu'un héros disoit la vérité;  
Qu'il ne s'abaissoit point à trahir son amie;  
Et qu'Amour, Gloire et Loyauté  
Alloient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendoient tous au tombeau. Thésée seul sembloit marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivais de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidait. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitoit dans mes mains, et m'indiquoit tous les mouvements de Thésée. Je le sentois combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout à coup le bruit cesse, et le fil reste immobile! Thésée étoit-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!.... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible. Je crois entendre des cris dans le lointain... si c'étoit une illusion!... J'espère, je tremble, je frissonne, je palpète.... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore.... c'est lui!... J'entends: j'entends des cris... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il désire? Non; le bruit approche.... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas,

je l'entrevois ; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes :

On jouit trop pour bien jouir.

Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes ;

Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir !

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avoit délivrées des fureurs du Minotaure, sembloit me rendre hommage de leur reconnaissance. La tête énorme du monstre étendu à nos pieds vomissoit des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéroient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressements, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendoit. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette isle fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentait une digne retraite de vrais amants.

Là, j'espérois couler mes jours.

J'y devois être épouse et mère ;

Là, mon cœur, fixé pour toujours,

Devoit partager ses amours

Entre mes enfants et leur père.

Je me forgeois une chimère

De tendresse et de volupté.

Ah ! d'une illusion si chère

Quand le charme nous est ôté,

Que la vérité semble amère !

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étois endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,

J'espérois que l'Amour, qui fermoit ma paupière,

Avec le dieu de la lumière,

Viendrait le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir ! Je m'éveille ; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux ; mes bras s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne.... Il avoit disparu ! Je l'appelle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices, je demande mon époux à tout ce que je vois. Echo seul me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînois lentement vers le rivage en répétant le nom de Thésée, quand tout à coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avois sauvé, le perfide !... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs... — Que voûtes-vous essuyâtes, reprit Vénus.

— Vous l'avez dit. — Mais, pour guérir son cœur, Le vôtre proposait un remède, Seigneur ; Sans doute la malade usa de ce régime ?

— Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette cou-



ronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres<sup>1</sup>, depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas! il ne lui manquoit que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.

Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien Que je lui fus fidèle. — Oh! cela va sans dire....

— Aussi je ne vous en dis rien.

— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.

— Mais l'amitié les suit. — De loin.

Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.

— Oui; mais le cœur ne vieillit point.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les dieux et les déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurois été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Émilie, d'en faire avec vous l'épreuve,

Je crois que deux tendres amants,  
Après avoir cueilli des roses au printemps,  
Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,  
Savoureront l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,  
Comme un excellent fruit conservé de l'automne.

---

<sup>1</sup> La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

## LETTRE XLI.

ERIGONE, ICARIUS.

ON vous a souvent prévenue, Émilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois et je vous le répète,  
Qu'au grand étonnement de la société,

Un mari fidèle est cité

Comme l'on citeroit une femme discrète.

L'assertion paroît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mi-toyenne.

J'y connois quelques bonnes âmes,  
Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,  
Dans Paris affichent encor  
La sottise d'aimer leurs femmes;  
Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,  
Près d'une épouse tendre et sage,  
Trouvent l'amour dans leur ménage,  
Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Émilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie :  
Cela fait les honneurs; cela sert de maintien

Dans les jours de cérémonie.

Elle est aimable, jeune et riche; c'est fort bien,  
Aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien



Décent, souple, commode, aux époux convenable.  
 D'un autre sentiment si l'on étoit capable;  
 Ce seroit s'afficher, l'usage le défend.

L'Amour permet qu'on soit enfant;

L'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Emilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentoit souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Érigone. Érigone avoit quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu

Dans une ignorance profonde,

N'ayant jamais connu le monde,

Connoissoit encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employoit près d'elle tous les lieux communs de la galanterie : Érigone refusoit ou de les écouter ou de les entendre. Enfin le dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté foible. Il s'aperçut qu'Érigone aimoit beaucoup le raisin, et qu'elle alloit chaque soir à la vigne de son père pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivoit Érigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendoit à jeune cep. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerois mieux accepter un congé,

Que d'employer un pareil stratagème;

Il est triste d'être obligé

De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendoit Érigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble, sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux ! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar ! je meurs empoisonnée !... A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme : Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Érigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main ; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivoit. Icarius y avoit invité les pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar couloit des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes ; et, comme ils avoient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport

de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux icariens. On les célébroit en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,

Sur une corde balancée,

Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,

Sur vos divins appas si ma vue est fixée,

Si je suis dans les airs votre taille élancée,

Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,

Et ce voile qui va peut-être s'envoler !...

Ah ! que votre pudeur n'en soit pas offensée,

Je ne pénétre point des charmes inconnus :

J'élève vers le ciel mes yeux et ma pensée,

Pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il étoit suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'étoit connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poètes du temps lui avoient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter qui la portoit à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avoient avec elle en société ; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Erigone ! et la tira par sa robe jusqu'au puits

où les assassins avoient jeté le corps de son père. Erigone, à cette vue, se pendit de désespoir ; Méra mourut de douleur, et les dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootès ; Erigone, le signe de la Vierge ; et Méra, celui de la canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Erigone ? Point du tout. Il choisit une autre route ; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleuroit encore.

Proserpine étoit un peu brune, mais elle rache-toit ce défaut par mille agréments. Elle avoit une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'étoit éclairé que d'un demi-jour ; en sorte que, si le cœur n'y ressentait point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissoit aller peu à peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudroient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'étoit arrêté chez Proserpine pour un instant ; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion

Un exemple fameux, que, dans l'occasion,

Nos époux se piquent de suivre :

En galant homme il s'absenta.

Vous voyez que, dès ce temps-là,

Les maris de cour savoient vivre.

Bacchus enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle ; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta qu'en entrant chez Proserpine, il s'étoit

endormi; qu'il attribuoit cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avoit dormi trois ans, et s'étoit réveillé au milieu des nymphes, qui l'avoient fait danser, et avoient voulu le retenir; mais qu'il s'étoit échappé pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,  
 Patience, vertu, douceur, tendre langage,  
 Sont de grands points. Mais, selon moi,  
 Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge  
 Ont refroidi les amours,  
 Près du feu, dans son ménage,  
 En rappelant ses beaux jours,  
 Souvent un couple fidèle,  
 Malgré ses cheveux grisons,  
 Fait jaillir quelque étincelle  
 En rapprochant ses tisons.  
 Dans l'histoire mutuelle  
 Qu'ils se font de leurs soupirs,  
 Chaque héritier leur rappelle  
 L'époque de leurs plaisirs.  
 Ainsi, votre âme attendrie  
 Croira voir dans vos enfants  
 Vivre la chronologie  
 Des jours de votre printemps.

## LETTRE XLII.

### NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE. PARIS.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avoit échauffé le génie conquérant des déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée étoit devenu un champ de bataille dont leur adresse et leurs charmes se disputoient le terrain. La victoire balançoit surtout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout à coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : *A la plus belle.*

Si la Discorde avoit écrit :

A la plus sage, à la plus tendre,

A celle qui, sans y prétendre,

A le plus de sens et d'esprit;

A la plus chaste épouse, à la plus digne mère,

A l'amante la plus sincère,

On auroit partagé sans procès et sans bruit.

C'étoit à la plus belle, Ilion fut détruit. <sup>1</sup>

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusive-

---

<sup>1</sup> On verra dans la suite que cette pomme jetée par la Discorde causa la ruine de Troie.

ment à la pomme, et demandèrent un juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Pergamé,  
 « Je connois un berger, beau, jeune et sans détour :  
 « Pour conserver la candeur de son âme,  
 « On l'éleva loin de la cour  
 « Et loin du commerce des femmes.  
 « Ce juge vous convient, mesdames :  
 « Nul préjugé n'altérera  
 « Son innocence et sa droiture ;  
 « Et l'arrêt qu'il prononcera  
 « Sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur étoit le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchoit d'un flambeau qui enflammoit toute l'Asie. L'oracle consulté répondit que la reine mettroit au jour un fils qui embraseroit son empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils aussitôt qu'il seroit né. Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'étoit pas mère encore ;

Car, dès le moment qu'il respire,  
 Dès qu'elle vient de l'embrasser,  
 Quelle mère peut balancer  
 Entre l'amour d'un fils et celui d'un empire ?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent

encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise :

Qui mieux que moi sait, Émilie,  
 Combien votre regard fut toujours éloquent ?  
 Cependant, mon aimable amie,  
 Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquentment  
 Près du berceau de votre enfant,  
 Lorsqu'au plus léger accident  
 Vous tremblerez de voir ravir à la lumière  
 Ce tendre fruit de vos amours naissants,  
 Et verserez ces pleurs intéressants  
 Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grâce du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux ! foible, seul, sans secours, sans défense,  
 Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,  
 Entre les bras de l'innocence,  
 En souriant il attendoit la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornements dont il étoit couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimoit d'une amitié tendre, le félicitoit souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourments de la fortune et de la grandeur, avoit confié son enfance à

L'asile champêtre de l'innocence et de la paix,  
Quelquefois ce vieillard le prenoit sur ses genoux;  
et, le pressant dans ses bras tremblants, il lui  
disoit :

Mon fils, vous entrez dans la vie  
Par un chemin semé de fleurs;  
Vous n'avez pas encor versé de pleurs.  
Personne à vos plaisirs ne porte encore envie.  
Vous n'éprouvez point les ardeurs  
De cette aimable frénésie  
Qui tyrannise tant de cœurs;  
Vous n'aspirez point aux honneurs;  
Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.  
Mon fils, vous entrez dans la vie  
Par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge;  
Mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.

Mon fils, je vois venir le jour  
Où ce cruel enfant, par un tendre langage,  
Va vous attirer à sa cour.

Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,  
Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.  
Fuyez alors, fuyez; voilà le vrai courage.  
Oiseau foible et timide, évitez ce vautour,  
Sinon vous périrez victime de sa rage.  
Je ne veux point troubler le repos de votre âge;  
Mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.

Aimable enfant, qui dans vos yeux,  
Portez la paix de l'innocence,  
Puissez-vous n'être ambitieux  
Que du bonheur dont jouit votre enfance!

Soyez pauvre, mais vertueux,  
Ne vous enchaînez point au char de l'opulence,  
N'allez pas habiter les palais somptueux;  
Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux  
D'un protecteur enflé de sa puissance.  
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux

Où l'intrigue marche en silence;  
Les remords sont la récompense  
Des attentats les plus heureux.  
Aimable enfant, qui dans vos yeux  
Portez la paix de l'innocence,  
Puissez-vous n'être ambitieux  
Que du bonheur dont jouit votre enfance!

Quand le temps aura sillonné  
Ce front paré des fleurs de la jeunesse,  
Votre cœur se verra bientôt environné  
Par les Ennuis, enfants de la Tristesse.  
Vers son déclin quand il s'abaisse,  
L'homme aux douleurs est condamné.  
Foible au berceau, foible dans la vieillesse,

Il meurt, mon fils, comme il est né.  
Faites-vous des amis, secourez la détresse  
De l'homme vertueux du sort abandonné;

Attachez-vous par la tendresse  
L'enfant qu'à votre amour le ciel aura donné.  
Ces appuis soutiendront un jour votre foiblesse,  
Et vous feront goûter un reste d'allégresse,

Quand le temps aura sillonné  
Ce front paré des fleurs de la jeunesse.

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et  
le plus beau des pasteurs. La Nature le dédomma-  
geoit de l'empire dont l'avoit privé la Fortune.



Il régnoit sur les prés, sur les fleurs des campagnes,  
 Sur les moissons, sur les troupeaux,  
 Et sur les cœurs des nymphes des montagnes  
 Dont sa lyre faisoit soupirer les échos.

C'est là qu'il vit la tendre OEnone  
 Brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;  
 C'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour  
 Elle vint partager et son lit et son trône;  
 Car le gazon étoit trône et lit tour à tour.

Enfin Pâris vivoit heureux; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisoit célébrer à Troie, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connoissoit pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. OEnone s'en aperçut la première.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance  
 De son lit nuptial exilèrent l'Amour;  
 La pauvre OEnone apprit, par son expérience,  
 Ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachèrent, ou se le passoient tour à tour. Ainsi, sans repos et sans jouissance, Pâris étoit emporté par le tourbillon des femmes à la

mode. Cependant un sentiment secret le ramenoit vers sa fidèle OEnone. Il rendoit, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disoit avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur;  
 « La Nature a paré son âme  
 « De mille vertus. En honneur,  
 « C'est un trésor;.... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste pour juger le différend des trois déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal;  
 Et Pâris n'est pas, je vous jure,  
 Le dernier juge que Mercure  
 Ait placé sur le tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme  
 Le beau Pâris prononcera,  
 Je vous offre la main jusques au mont Ida :  
 En attendant, gardez la pomme.

## LETTRE XLIII.

## JUGEMENT DE PARIS.

LA nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière ; l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses, mais la coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la nature, et même de la divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux ? Je ne vous le dirai pas, Émilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivait ; le reste on l'ignore.

Enfin le jour paroît, et l'instinct fatal approche. Les déesses, guidées par la jalousie et la curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Paris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme ; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadème, tout annonce la reine des immortelles ; et le juge, immobile et l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.

Vous en devinez la raison :

L'un glace l'autre ; et dès que l'Amour tremble,  
C'en est fait, il meurt du frisson.

Le juge frissonnoit encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnoit la déesse. Elle attiroit les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempéroit l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire étoit à elle ; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Émilie, à la place de Paris, j'aurois fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la sagesse

Nuise au pouvoir de la beauté ;

Vous m'avez trop appris que la sévérité

Ne peut altérer la tendresse.

Mais convenez que l'affabilité,

Avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,

Exerce un plus puissant empire

Que la plus austère rigueur.

Je ne dis pas que la pudeur

N'embellisse la beauté même ;

Mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,

Sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur

Pour le cœur de l'objet qu'on aime.

Enfin je ne dis pas que les mots mesurés,

Les dédains, les froideurs, les aveux différés,

Désolent sans raison le cœur d'un galant homme :

J'approuve tout cela ; mais vous observerez  
Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avoit presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottoient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine étoit à moitié détachée. Ses yeux mouroient de langueur, ses lèvres brûloient de volupté. La cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avoit veillé. Mais les déesses même convinrent que ce n'étoit pas pour sa toilette. Elles avoient raison.

Cypris quitta Bacchus. A l'ombre du mystère,  
Ce dieu s'étoit, dit-on, permis un doux larcin ;

Trois fois Vénus se trouvoit mère ;

Les Grâces naissoient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble ; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'Olympe assemblé, tout disparoit à ses yeux ; il ne voit que Vénus ; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme. Elle étoit aux pieds de la déesse, et l'Olympe applaudissoit.

Je conçois que la gravité  
D'un juge de vingt ans en ce moment succombe ;  
La pomme, devant la beauté,  
Ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Émilie de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connois point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent qu'avant le ju-

gement de Paris, les trois déesses tentèrent leur juge tour à tour. Junon lui promit la grandeur ; Minerve, la sagesse ; et Vénus, la plus belle femme de l'univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélène, épouse de Ménélas ; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent pendant dix ans la ville de Troie ; et la haine de Junon et de Minerve consumma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Émilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Paris, je tenois aujourd'hui la pomme, pour accorder Junon, Minerve et Vénus, c'est à vous que je la donnerois. Ainsi,

En couronnant chez vous les grâces naturelles,

Et la sagesse, et même la fierté,

Je saurois partager avec égalité

La pomme entre les immortelles.

## LETTRE XLIV.

VÉNUS, SON CULTE, SES DIVERS NOMS.

SAPHO.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une allégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'univers,

et se réunirent dans son temple de Cythère. La déesse y avoit plusieurs autels, devant lesquels elle étoit représentée avec différens attributs. Ici, elle paroissoit sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle étoit assise sur une conque marine attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étoient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvroit la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'étoit que belle; voilée, elle étoit divine. Elle tenoit un faisceau des traits<sup>1</sup> redoutables dont elle remplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée de ces traits, elle triomphoit de Jupiter armé de la foudre, et le forçoit de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,  
Aux autels de Vénus apportoit son offrande.  
Le plus grand potentat, quand la Beauté commande,  
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyoit couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissées d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappellent le culte honteux que les filles de Chypre rendoient à Vénus. Elles se prostituoient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiroient de ce commerce infâme des sommes considérables et des bijoux dont elles se composoient une dot avec laquelle

<sup>1</sup> Théocrîte.

elles se marioient. On assure qu'elles devenoient alors honnêtes femmes, et que chez nous on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il!

On voyoit aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux  
Trop heureux l'amant qui sommeille,  
S'il ne devoit jamais rouvrir les yeux!  
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse étoit encore représentée sous la figure d'une vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille  
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,  
Sa beauté dans sa maison,  
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin Vénus paroissoit sur un char d'ivoire traîné par des cygnes. Sa taille étoit majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour étoit à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidoit à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs âmes réunies vers le séjour de la divinité. Mais ce culte particulier, qui dès lors étoit moins observé que les autres, est entiè-

rement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné;

Puisque de la *Vénus modeste*  
On a même oublié le nom,  
Comment se rappelleroit-on  
Qu'il est une *Vénus céleste*?

On voyoit auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeoit sur son front, la Timidité tempéroit le feu de ses regards, le Sourire animoit ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyoit entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves auteurs  
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs  
Sont des sots avec leur science.

Voyez de la Beauté les regards enchanteurs,  
Écoutez ses discours doux, simples et flatteurs;  
Vous y trouverez, mieux que chez les orateurs,  
Les éléments de l'éloquence.

Vénus étoit encore accompagnée des trois Grâces qui se tenoient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;  
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécessaire.

Il faut les réunir pour plaire;  
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Pendant les prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancèrent vers le sanctuaire;

elles portoient du lait et du miel qu'elles alloient offrir à la déesse. La grande-prêtresse se prosterna la première aux pieds de *Vénus céleste*, et lui présenta deux colombes, en lui adressant cette prière :

Vénus, de ces oiseaux fidèles  
Reçois l'offrande, et que chez nous  
Les amants, même les époux,  
Les prennent enfin pour modèles !

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de *Vénus populaire*. On immola une chèvre<sup>1</sup> blanche; et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel, où l'on entretenoit un feu de genièvre et d'acanthé. Les sacrificateurs présentèrent aussi un porc sauvage<sup>2</sup>; mais il n'entra point dans le sanctuaire, de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du temple, et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de *Vénus nuptiale*, qui, d'une main, tenoit le globe du monde qu'elle régénère, et portoit entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée<sup>3</sup>. Elles étoient couronnées de

<sup>1</sup> Lucien.

<sup>2</sup> Strabon rapporte (liv. ix) que Vénus recevoit quelquefois des sacrifices de porcs pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des auteurs, pour éviter la sécheresse des citations.

<sup>3</sup> On l'appeloit Migonitis, c'est-à-dire, *Conjugalis*,



roses, dont l'incarnat ou la blancheur peignoient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs désirs. L'or et l'ébène de leurs longs cheveux flot-  
toient sur leur cou d'albâtre, et pendoient jusqu'à terre. Les vierges désiroient des époux; les épouses, des enfants. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrèrent leur chevelure. Aussitôt la prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la déesse.

Ce sacrifice, qui plaisoit à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice, long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous, Émilie

Heureusement vous cherchez peu la gloire,  
Et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,  
Lorsque vous voulez bien gagner une victoire :  
Mais si, pour obtenir un sort victorieux,  
Vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,  
Aux autels de Cypris suspendre vos cheveux,  
Que Zéphyr gémiroit d'un si beau sacrifice !

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du temple. A cette nouvelle,

Messieurs les courtisans s'étant rassemblés tous  
Pour convenir de sa métamorphose,

conjugale. Ce mot dérive du verbe grec *Μίγνυμι*, *conjugere*, joindre, unir. *Pausan.* liv. III.

Se dirent quelque temps : Eh bien ! qu'en ferons-nous ?

Car il falloit en faire quelque chose.

Enfin, sans trop savoir pourquoi,

A l'aide d'un certain poète,<sup>1</sup>

Ils en firent un astre. Moi,

J'en aurois fait une comète.

Tel étoit le culte de Vénus. Elle punissoit sévèrement les femmes qui manquoient envers elle de dévotion. Les dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenèrent des prisonnières, qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines<sup>2</sup>. Craignant ensuite qu'un jour les enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égor-  
gèrent au berceau. Vous voyez Émilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,

Sacrifiez souvent à la mère d'Amour,

<sup>1</sup> Callimaque composa un poème à ce sujet. Les astronomes avoient, depuis peu, découvert une nouvelle constellation. Le poète, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

<sup>2</sup> La seule Hypsipyle conserva la vie au roi Thoas, son père, qu'elle fit sauver secrètement dans l'isle de Chio.

Et permettez-moi quelque jour  
De vous donner la main quand vous irez au temple.

Cependant, lorsque l'on éprouvoit les fureurs de Vénus, il y avoit autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer, Outre certaines herbes qui avoient la vertu d'apaiser les transports de l'amour, on avoit recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y étoit-on baigné, qu'on oublioit l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionienne, avoit la même propriété. On s'élançoit du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on étoit guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes, firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avoit donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'étoit rendu le plus beau des hommes.

Vous connoissez les Phaons de nos jours,  
Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,  
Qui sont au désespoir de chagriner ces dames,  
Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel étoit l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas. Sapho en fit la cruelle expérience; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais, avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher:

Je vais boire l'onde glacée  
Qui doit effacer pour toujours

De mon cœur et de ma pensée  
Le souvenir de mes amours.

Enfin je braverai les armes  
Du cruel enfant de Vénus.  
Je ne verserai plus de larmes....  
Mais, hélas! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus!.... Quoi! sa vue  
Ne me fera plus tressaillir!  
Je l'entendrai sans être émue  
Et sans frissonner de plaisir!

Quoi! mon cœur ne pourra plus même  
Se figurer qu'il me sourit,  
Qu'il est là, qu'il me dit: je t'aime,  
Que je pleure, qu'il s'attendrit!

Je ne pourrai plus, sur la rive,  
Les jours entiers l'attendre en vain;  
Le soir m'en retourner pensive,  
Et me dire, il viendra demain!

Adieu donc, espoir, rêverie,  
Illusion, dont la douceur  
M'aidoit à supporter la vie  
Et le veuvage de mon cœur.

Et toi, malgré les injustices  
Qu'à ce cœur tu fis essuyer,  
Perfide, de mes sacrifices,  
Le plus dur, c'est de t'oublier.

## LETTRE XLV.

## BACCHUS.

Je vous ai crayonné légèrement, Émilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus étoit représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblèmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx ; et j'avoue que j'en ignore la raison, car le lynx n'a rien de particulier que sa vue perçante, Or un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le dieu étoit couronné de pampre, et sa couronne étoit surmontée d'une paire de cornes ;

Mais il doit être dépouillé  
De cette éminente parure,  
Depuis qu'Hymen s'est affublé  
De la moitié de sa coiffure.

On donnoit des cornes à Bacchus, parce qu'il avoit le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettoit auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avoit fait quitter aux hommes la nourriture du gland pour celle des fruits et du blé. On y plaçoit aussi un cep de vigne ou un figuier, dont il avoit enseigné la culture. De la main droite il tenoit un thyrsé ; c'étoit une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnoit

pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi-bien qu'Apollon.

Le dieu des buveurs étoit encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face étoit enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenoit une coupe ; de l'autre un thyrsé environné de lierre. On mettoit alors auprès de lui une pie : cet oiseau lui étoit consacré parce qu'il étoit fort babillard.

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,  
(Car ce procès n'est pas nouveau)

Que les femmes avoient réclamé cet oiseau,  
En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais, comme il fut prouvé que Bacchus faisoit babiller les hommes aussi-bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit hermaphrodite.

Les premiers prêtres de Bacchus furent les Satyres ; ses premières prêtresses furent les Naiades. Il faut avouer, Émilie, que vous leur conserviez scrupuleusement leur ministère ;

Car souvent je vous verse à peine

Quelques gouttes de ce doux jus

Dont s'enivroit le bon Silène,

Qu'aussitôt, par vos mains, la nymphe de la Seine  
Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naiades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,  
De son cristal étroit part, petille et s'élance,  
Votre bouche sourit à sa vivacité;

Et votre main, avec prudence,  
De la Naiade alors lui sauve l'alliance,  
Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naiades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades. Ces différents noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie et l'emportement. Ces prêtresses parcouroient les villes et les campagnes, armées d'un thyrses, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étoient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelants. Quelques auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurois pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;  
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.

Il n'est pour moi de beauté véritable  
Que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus étoit arrivée, on ornoit son temple de pampre et de lierre. Les prêtresses promenoient sa statue au milieu des vignes, et chantoient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivoient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressembloient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtoit ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposoit le dieu sur un autel, au pied duquel on immoloit un bouc. Ce sacrifice plaisoit à Bacchus, parce qu'en brouillant les jeunes ceps et les bourgeons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportoient en pompe la victime et le dieu. Sur son passage, les habitants de la campagne immoloient un porc devant la porte de leurs maisons. De retour au temple, les sacrificateurs brûloient les entrailles de la victime; et du reste ils préparoient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentoient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

Sous le voile des sacrifices,  
La pudeur pouvoit, sans rougir,  
Exprimer son premier désir  
Par le langage des prémices.

Après le festin, les prêtres se rassembloient au son du fifre et du tambourin, et sautoient en cadence sur des outres ou des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Emilie, que les danseurs manquoient souvent la mesure, et que les faux pas étoient fréquents. La chute de chaque figurant excitoit les huées et les battements de main des spectateurs,

<sup>2</sup> Cette coutume étoit fort usitée chez les Athéniens.

et l'on décernoit un prix au sauteur qui avoit le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébroit les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébroit au mois d'août; on suspendoit alors, aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avoit lieu au mois de janvier, lorsque l'on apportoit à Rome les vins d'Italie.

Enfin la troisième et la plus solennelle arrivoit au mois de février : c'étoient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus étoit le même que ce Nemrod que l'Ecriture appelle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms celle des personnages.

Je connois beaucoup d'Émilies,

Comme vous jeunes et jolies :

Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom ;  
Mais sont-ce vos vertus ? Est-ce vous enfin ? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable.

Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie ; ils furent l'un et l'autre conquérants, législateurs et bienfaiteurs des peuples qu'ils avoient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes ; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrses de Bacchus fit couler des fontaines de vin ; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure ; et la comparaison ne pêche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrses les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochements prouvent que, si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère<sup>1</sup>. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches ; mais leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux ; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnoît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disoit :

« Je connois fille de vingt ans,

« Admirable par ses talents,

« Plus encor par sa modestie,

« Négligent ses jeunes attraits,

« Ne cultivant que son génie, »

A ces traits-là, je me dirois :

Voyons s'il parle d'Émilie.

S'il ajoutoit : « De mille amants,

« Même en rejetant la tendresse,

« Elle sait de leurs sentiments

<sup>1</sup> Orphée appelle Bacchus *Moses*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.



« Ménager la délicatesse :  
 « Cela se fait si poliment ,  
 « Qu'on prendroit pour un compliment  
 « Le congé qu'elle leur adresse.  
 « Qui l'aime, la suit forcément ;  
 « Qui la fuit, jamais ne l'oublie : »  
 Je me dirois : Assurément  
 C'est, ou ce doit être Emilie.

S'il ajoutoit : « Sur son chemin  
 « Aperçoit-elle l'indigence ?  
 « Avec un air de négligence  
 « Elle se détourne. Sa main  
 « Joint la main vers elle tendue,  
 « Furtivement ; et puis soudain,  
 « Craignant qu'on ne l'ait aperçue,  
 « Elle rougit de son bienfait ,  
 « Tremble que l'on ne le publie,  
 « Et s'esquive !... A ce dernier trait,  
 Je m'écrierois : C'est Émilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Émilie, que je vous ai prédit la naissance des Grâces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or nous venons de passer le carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devrait leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret

De ce que vos trois Sœurs n'arrivent point encore :

Consolerez-vous et tournez le feuillet,

Sous vos yeux elles vont éclore.

## LETTRE XLVI.

## LES GRÂCES.

QUOIQUE les auteurs aient varié sur l'origine des Grâces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Grâces ne doivent pas être déguisées ; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de grâces sans décence ; point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très peu de détails sur ce qui concerne les Grâces. Pour y suppléer, je vous envoie, Émilie, la relation du pèlerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au temple de ces trois immortelles.

## LE TEMPLE DES GRÂCES.

Le temple des Grâces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte.

Ce temple est le palais des Fées.  
 Que la beauté paroisse ; aussitôt vers les cieux  
 L'édifice s'élève et présente à nos yeux  
 Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.

Eloignez-vous, le charme fuit,

Et le temple s'évanouit.

Depuis long-temps je chercheois ce temple fugitif, qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lors-

Let. à Émilie. 3.

que j'appris qu'il étoit, depuis huit jours, à \*\*\*.  
J'entrepris à l'instant ce pèlerinage. A chaque pas,  
je rencontrois sur la route une multitude de pèlerins  
qui tournoient le dos au temple auquel ils  
prétendoient arriver.

Au fond d'un carrosse doré,  
C'étoit une sempiternelle,  
Le visage verni, plâtré,  
Roulant sa mourante prunelle,  
Et de ses charmes dépérissans,  
Pour gonfler la forme jumelle,  
Enfermant, avec leurs débris  
Le Zéphyre sous la dentelle.

Plus loin, suivoit monsieur l'Abbé  
Lisant dans Sapho son bréviaire,  
Le dos voûté, le teint plombé,  
Lorgnant par-devant, par-derrière;  
Complaisant, doux, mignard, poli,  
Peu sifflant, grasseyant, rempli  
D'un air, d'un air, d'un air de suffisance;  
En un mot, ayant en tout point,  
Du jugement, de la science,  
Et du goût comme on n'en a point.  
Dans une diligence angloise  
Rouloient lord Aliboron,  
Le dos, le ventre, l'esprit rond,  
Quittant son gros habit marron  
Pour s'affubler à la françoise;  
Se plaignant du poumon, des nerfs,  
Avec la carure d'Hercule;  
Pesant trois cents; mais, par ses airs,  
Encor moins lourds que ridicule.

Enfin c'étoit une foule d'originaux de toute  
espèce, des petits-maîtres, des femmes savantes,  
des musiciens, des coquettes, des peintres, des  
dévotes, des orateurs, des poètes, des danseurs et  
des philosophes. La plupart de ces derniers fai-  
soient gaiement le voyage à pied; car ce n'étoit  
pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et  
les femmes surtout, arrivoient au temple avec une  
toilette de cour, qui les faisoit consigner à la porte.

Là étoit la foule. Les esprits et les beautés ho-  
noraires se nommoient pour en imposer au peuple,  
et, d'un ton d'autorité, criaient à la sentinelle :

Sergent, dites au caporal  
De nous ouvrir un peu la presse;  
Je suis marquise; moi, comtesse;  
Moi, je suis fermier-général.

Cependant les piétons arrivoient les premiers;  
je marchai derrière eux, et j'entrai d'abord en  
nommant Émilie.

Arrivé sous le vestibule, j'aperçus autour de  
moi plusieurs autels particuliers, où l'on consul-  
toit les demi-dieux, favoris et ministres des Grâces.  
Chacun d'eux avoit sa statue au-dessus de son  
autel. C'étoient Racine, La Fontaine, Sévigné,  
Deshoulières, etc. Un conseiller parfumé brûloit  
de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui  
disoit :

J'ai du jargon, de la finesse;  
Les calembourgs brillent dans mes écrits;

J'ai su donner à la grave Thémis

Un petit air de gentillesse.

Je mets les lois en madrigaux ;

Je suis l'oracle des toilettes ;

De tous les ouvrages nouveaux

J'extrait l'esprit sur mes tablettes ;

Je viens de composer enfin

Un livre avec mon secrétaire ;

Je l'ai fait, sur papier vélin,

Imprimer en beau caractère,

Et relier en maroquin.

Aux trois déesses, ce matin,

J'en viens offrir un exemplaire ;

Et je reste, comme un faquin,

À la porte du sanctuaire !

L'Oracle des lois lui répondit :

Il faut que Thémis en impose ;

Et sourie avec dignité.

Sa grâce est dans sa majesté ;

Et les trois Sœurs n'ont jamais adopté

Les magistrats couleur de rose.

Au même instant, une femme ensevelie sous la gaze arriva au pied d'un groupe qui représentoit Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante :

J'ai su me faire de l'esprit

Et me composer un visage.

Depuis trente ans et davantage,

J'en ai toujours quinze, en dépit

Du temps et de la médisance ;

Je rajeunis chaque matin ;

Car j'ai découvert le chemin

Qui ramène à l'adolescence.

— Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin

Il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

Vingt fois par jour la force m'abandonne ;

Je puis me vanter que personne

Ne s'évanouit mieux que moi ;

Je range, en expirant, l'univers sous ma loi.

Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre ;

Un teint de lis, des yeux mourants, baignés de pleurs,

Un pied digne des connoisseurs.

Un bras d'ivoire.... Enfin à mes adorateurs

Je représente en beau la mort de Cléopâtre....

L'Oracle l'interrompt en lui disant :

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,

Produisent à Paris des effets admirables,

Nous ne les logeons point. Le temple des trois Sœurs

N'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réplique, alla se trouver mal sur les degrés du temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux

La douleur a gravé les traces.

Depuis que j'ai perdu ce qui charmoit les yeux,

Puis-je me présenter dans le temple des Grâces ?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,  
Tu conserves encor ton esprit et ton cœur ;  
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,

Quand tu plairas sans être belle.  
A l'aimable laideur le dieu d'Amour sourit,  
Pour la venger de la Nature,  
Ta figure faisoit oublier ton esprit,  
Et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se presenta à la porte du temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au-devant de cette porte étoit le célèbre Marcel<sup>1</sup>, contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paroissoit l'illustre La Bruyère, dont l'œil perçant découvroit les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écrioit à tout moment :

Monsieur l'Abbé, l'on n'ente pas !

Vous avez l'air d'une poupée ;

Vous, Colonel, du grand Pompée ;

Et vous, Mondor, du roi Midas.

Comte, pour courir en chenille,

Vous avez pris dès le matin

La bigarrure d'Arlequin ;

<sup>1</sup> Marcel étoit un maître de grâces, fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvoit être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écrioit avec enthousiasme : Que de choses dans un mennet !

Vous, Duc, l'habit de Mascarille,  
Avec le gilet de Scapin.

Duchesse, de votre carmin,

Avant d'entrer ici, de grâce,

Otez trois couches seulement ;

Et, pour respirer un moment,

Permettez que l'on vous délace,

Et vous qui semblez trébucher

Dans ces étois dont la structure

A vos pieds donne la torture,

Rose, apprenez que la Nature

Nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs pelerins échappoient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenoient leur passe-port. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissoient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutoit les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste<sup>1</sup>, fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétoit d'une voix sévère :

« Damis, vous avez le cœur sec ;

« Vous ne connoissez point cet aimable délire

« Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire ;

« Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec

« Tient lieu d'esprit et de science ;

« Allez à Sparte. Argan, je le vois bien

« A votre aimable surlisance,

« Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien ;

« Allez l'apprendre. Et vous Gernance ;

« Vous qui dédaignez la science,

<sup>1</sup> La Bruyère, dont on vient de parler.

- « Dans un chapitre ou bien dans un boudoir  
 « Allez professer l'ignorance.  
 « Cléon, vous raisonnez l'amour très savamment,  
 « Et près de celle qui vous aime,  
 « Vous calculez un sentiment  
 « Comme l'on resout un problème.  
 « Ne vous offensez pas d'un refus; récemment  
 « Nous avons refusé Barème.  
 « Philinte, on vous trouve amusant  
 « Dans tous vos récits; mais vous êtes  
 « Comme trois femmes méditant,  
 « Et menteur comme six gazettes.  
 « C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthe,  
 « Vous dont on vante la beauté,  
 « Frivole et stérile avantage;  
 « Vous qui possédez en partage  
 « Du babil sans raisonnement,  
 « De la raison sans agrément,  
 « Un esprit de pédant sous un masque de femme;  
 « Un cœur de glace, un corps sans âme,  
 « Quelques épigrammes sans sel,  
 « Un feu follet sans étincelles,  
 « Fuyez ces lieux. Nos Immortelles  
 « Ne reçoivent sur leur autel  
 « Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,  
 « Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en vous voyant dans mon cœur, il fit grâce à mon esprit, et le temple me fut ouvert. Là, je rendis hommage aux Grâces.

Des attraits de ces Sœurs jumelles

Je fus plus charmé que surpris;

Mon cœur se trouvoit là comme chez ses amis.

Avant de voyager chez elles,  
 J'avois appris chez vous la carte du pays.

Les trois Sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçoient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvroit heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisoient sentir sous les plis du voile. L'œil admiroit les beautés visibles; le désir embellissoit les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levoient jamais impunément. Elles sourioient, mais en rougissant; et qui les avoit vues sourire n'en parloit plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix étoit douce et persuasive. Elles parloient peu, mais elles parloient au cœur. On les regardoit en espérant de les entendre; on les écoutoit en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtoient un charme mutuel; et, quoique femmes, elles exerçoient, peut-être avec moins d'empire, l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Grâces me parurent très difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels; car ce que les Grâces ont touché ne meurt point: aussi retrouvai-je dans leur temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable  
 Qui nous peignit avec candeur



Les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur ;  
Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,  
Frais comme le printemps, même dans son hiver.  
Vous vivez ! m'écriai-je, ô mortel adorable !  
Et je pleurai de joie en embrassant Gessner.

J'y reconnus cet orateur que <sup>1</sup> Rome  
Eût envié jadis au sénat de Paris.  
Il me parut baigné des pleurs de ses amis ;  
Car il étoit aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes ; mais  
la première des Grâces me dit en souriant :

Pourquoi cette douleur amère ?  
Gerbiér chez vous n'est plus ; mais il respire ici.  
Dans nos bras il s'est endormi.  
Qu'eût-il fait encor sur la terre ?  
Il étoit immortel ; son sort étoit rempli.

En achevant ces mots, la déesse tendit la main  
à un vieillard qui s'avançoit majestueusement vers  
le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs,  
brilloient du feu de la jeunesse, et son front con-  
servoit l'empreinte des couronnes qu'il avoit por-  
tées. O déesse ! m'écriai-je, quel est ce vénérable  
monarque ? Quel étoit son empire ?

— L'Univers. Tu vois Buffon.

Il suffit que je le nomme ;

Tout l'éloge d'un grand homme

Est renfermé dans son nom.

<sup>1</sup> Gessner, Buffon et Gerbiér venoient de mourir au  
moment où cette lettre fut écrite.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône  
de verdure, et lui ceignit la couronne de l'im-  
mortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,  
A ce couronnement le Printemps assista,  
Et la Nature y présida ;  
Car la Nature est toujours chez les Grâces.

Durant cette fête, je vis entrer dans le temple  
une foule de jeunes nymphes qui arrivoient de la  
campagne. J'en remarquai très peu de la ville ;  
mais j'avouerai que celles-ci l'emportoient sur les  
premières ; car elles étoient encore belles, malgré  
leur parure. Tandis que je les admirois, Aglaé me  
dit : « Tu seras sans doute étonné d'apprendre que  
« ces beautés naïves, qui nous visitent tous les  
« jours, ne savent pas même qu'elles nous con-  
« noissent.

« La beauté qui vient de naître,  
« Tant qu'elle échappe au miroir,  
« Vient chez nous sans le savoir ;  
« Mais il lui suffit d'avoir  
« Le malheur de se connoître,  
« Pour nous fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces nymphes je vis arriver les  
vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de  
l'Hyménée. « Celles-ci, me dit la déesse, sont bien  
« moins nombreuses que les premières ; car plus  
« les femmes aujourd'hui arrivent à l'âge des Grâ-  
« ces, plus elles s'éloignent de leur culte : d'ail-  
« leurs nous n'admettons ici que celles qui à la

« modestie, et aux agréments extérieurs, joignent  
 « une âme encore neuve, un cœur fait pour pré-  
 « férer l'estime et la tendresse conjugale à l'encens  
 « des adorateurs, et un caractère capable de sacri-  
 « fier à l'amour maternel les modes, les romans,  
 « les abbés et l'opéra.

« Aussi le dieu d'Hymen verse en secret des pleurs  
 « Dans son temple désert; mais bientôt il oublie  
 « Sa solitude et ses malheurs,  
 « Quand il possède une Emilie. »

Aglæ parloit encore, lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, et *cætera*, et *cætera*; leurs regards étoient nobles et tendres; leur démarche étoit posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressoit. Ces yeux versioient souvent des larmes, cette bouche prononçoit sans cesse les noms de fils et d'époux; ces lèvres étoient de chastes baisers; ce sein avoit porté de doux fardeaux, que ces bras soutenoient encore. Ceux de leurs enfants qui pouvoient marcher les accompagnoient en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres caresses, les douces inquiétudes voltigeoient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentoit attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles sembloient réunir les grâces

des différents âges qui les environnoient. On les retrouvoit dans chacun de leurs enfants. Ces diverses ressemblances multiplioient les sentiments qu'inspiroient les mères, et l'on éprouvoit, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me dit Aglaé, « celles-ci sont les plus tendrement chéries; car « nous trouvons chez elles ce que nous cherchons « partout, l'utile joint à l'agréable.

« Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclorre  
 « Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.  
 « Auprès des lis la rose croit encore  
 « Sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer tandis que chacune faisoit son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthièvre présente ses enfants dans ses bras;  
 Et, d'après ce touchant modèle,  
 Genlis, suivant à quelques pas,  
 Crayonnoit les vertus et les charmes d'Adèle.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules en cheveux blancs. La sérénité, la candeur régnoient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyoit qu'elles avoient été belles; on jugeoit qu'elles étoient aimables. Le regret de ce qu'elles avoient perdu ajoutoit au prix de ce qu'elles conservoient encore; et ce cœur pénétré de respect se plaisoit à rappeler le passé pour y

retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paroisoient surprises de les voir à cet âge dans le temple des Grâces, Euphrosine leur dit :

« Femme qui plaît à soixante ans  
 « Par son aimable caractère  
 « Possède bien mieux l'art de plaire  
 « Qu'une belle dans son printemps.

« Les prestiges de la jeunesse  
 « Cachent mille défauts au jour;  
 « Mais le charme fuit; la vieillesse  
 « Lève le bandeau de l'Amour.

« Alors la Raison qui s'éveille  
 « Cherche l'esprit. Si c'est en vain,  
 « La Beauté, dès le lendemain,  
 « Pleure ses amants de la veille.

« Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,  
 « L'Amitié tous les jours ajoute à vos conquêtes,  
 « Et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,  
 « Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.

« On regrette le temps passé sans vous connoître.  
 « Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!  
 « Il semble que plus tôt on auroit voulu naître,  
 « Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

« Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,  
 « L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli;  
 « On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;  
 « Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les vierges saluèrent avec respect les

aïeules, qui les embrassèrent sans jalousie. Alors la déesse, se tournant vers moi : Tu le vois, me dit-elle,

Les Grâces sont de tous les temps.

Adieu; dis à ton Emilie

Que dans un demi-siècle en ces lieux je l'attends

Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,

De l'esprit et du cœur évitez les détours,

L'art est voisin de l'imposture.

Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,

Mes bons amis, si vous savez toujours

Vous en tenir à la Nature.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
<b>AMOUR.</b> Sa naissance, son éducation, ses traits, son caractère. ....	36	7
Ses ailes. ....	37	14
Deux AMOURS. ....	<i>Ib.</i>	17
Opinions diverses sur son origine. ....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Ses caprices. ....	38	18
Il est présenté à Jupiter. ....	39	22
<b>ANDROGÉE,</b> assassiné par les habitants de Mégare et d'Athènes. Suite de cet attentat. ....	40	34
<b>ARIANE,</b> rencontrée par Bacchus dans l'isle de Naxos. ....	39	31
Elle lui raconte ses infortunes. ....	40	34
Elle sauve Thésée, et l'emmène dans l'isle de Naxos. ....	<i>Ib.</i>	37
Thésée l'abandonne. Elle devient l'épouse de Bacchus. ....	<i>Ib.</i>	39
<b>BACCHANTES,</b> prêtresses de Bacchus. ....	<i>Ib.</i>	68
<b>BACCHUS.</b> Son origine. Il est confié aux nymphes; élevé par Silène. ....	39	26
Ses conquêtes. ....	<i>Ib.</i>	27
Il épouse Ariane. ....	40	39
Il aime Érigone. ....	41	42
Il va visiter Proserpine. ....	<i>Ib.</i>	45
Fêtes de Bacchus. ....	45	66
Rapprochement de Moïse et de Bacchus. ....	<i>Ib.</i>	70
<b>BEROË,</b> nourrice de Sémélé, dont Junon prit la forme pour lui donner de perfides conseils. ....	39	24

## TABLE ALPHABÉTIQUE.

89

LET. PAG.

<b>COURONNE</b> d'Ariane, changée par Bacchus en constellation. ....	40	40
<b>CUPIDON.</b> Voyez AMOUR. ....		
<b>DISCORDE.</b> Histoire de la pomme fatale. ..	42	47
<b>ÉRIGONE,</b> séduite par Bacchus. Sa mort, sa métamorphose. ....	41	42
<b>GRACES,</b> compagnes de Vénus. ....	44	60
Leur origine, leur temple, leur culte, leurs lois. ....	46	73
<b>HÉBÉ,</b> voyage avec l'Amour. ....	38	19
<b>HÉCUBE,</b> épouse de Priam, et mère de Paris. ....	42	48
<b>HYADES,</b> nymphes qui nourrirent Bacchus, et furent changées en la constellation de ce nom, qui est placée sur le front du Taureau. ....	39	26
<b>ICARIUS,</b> père d'Érigone. Sa mort; jeux icariens. ....	41	42
<b>LEMNOS.</b> Les habitantes de cette isle négligent le culte de Vénus. ....	44	63
Leur punition. ....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
<b>MÉNADES,</b> prêtresses de Bacchus. ....	45	68
<b>MÉRA,</b> chienne d'Icarius, changée en constellation. ....	41	45
<b>MERCURE,</b> confie Bacchus aux soins des nymphes de Nysa. ....	39	25
<b>MOÏSE</b> et <b>BACCHUS,</b> comparés. ....	45	70
<b>NAIADES,</b> premières prêtresses de Bacchus. ....	<i>Ib.</i>	67
<b>NYSUS,</b> roi de Mégare, trahi par sa fille, et changé en épervier. ....	40	35
<b>OENONE,</b> épouse du berger Paris. ....	42	52
<b>PARIS,</b> fils de Priam, exposé en naissant sur le mont Ida: élevé par les pasteurs. ....	42	48

	LET.	PAG.
Il épouse OEnone, et revient à la cour de Priam. ....	42	52
Jugement de Paris. ....	43	54
PÉNIA, déesse de la pauvreté, selon quelques-uns, mère de Cupidon. ....	37	18
PÉRISTÈRE, changée en colombe par l'Amour. ....	<i>Ib.</i>	15
PORUS, dieu de l'abondance, père de Cupidon, selon quelques Mythologues. ....	<i>Ib.</i>	17
PROSERPINE, aimée de Bacchus, le retient trois ans aux enfers. ....	41	45
SAPHO, amante de Phaon; sa mort. ....	44	64
SCYLLA. Voyez NYSUS.		
SÉMÉLÉ, séduite par Jupiter. ....	39	23
Trahie par Junon. ....	<i>Ib.</i>	24
Sa mort. ....	<i>Ib.</i>	25
SILÈNE, gouverneur de Bacchus. ....	<i>Ib.</i>	26
THÉSÉE, vainqueur du Minotaure, épouse Ariane et l'abandonne. ....	40	38
THÉTIS et Pélée. Leurs noces. ....	39	21
THYADES, prêtresses de Bacchus. ....	45	68
VÉNUS. Elle obtient la pomme. ....	43	54
Son culte, ses temples, ses fêtes. ....	44	58
Vénus céleste. ....	<i>Ib.</i>	60
Vénus modeste. ....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Vénus nuptiale. ....	<i>Ib.</i>	61
Vénus populaire. ....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Offrandes à Vénus. ....	<i>Ib.</i>	62

## OEUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.



Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !  
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.



*Moreau. inv.*

*Délaux. f.*

*a Paris, chez Ant. Aug. Renouard.*

LETTRES  
A ÉMILIE,  
SUR  
LA MYTHOLOGIE.

PAR  
C. A. DEMOUSTIER.

QUATRIÈME PARTIE.



PARIS,  
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD,

rue Saint-André-des-Arcs, n°. 55.

M. DCCC. XVII.

## A ÉMILIE.

Quoi! vous exigez, Émilie,  
Qu'au bruit des canons, des tambours,  
Je chante encor pour les amours!  
Hélas! pourrai-je, mon amie,

De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours,  
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie!

Ma muse, couverte du voile de la douleur,  
cherche en silence, dans nos forêts profondes et  
sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde  
et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gé-  
missant sur le passé, déplorant le présent, et  
lisant dans un sinistre avenir, elle dépose triste-  
ment sa lyre détendue jusqu'au retour incertain  
de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur.

Si je propose à ses pinceaux légers  
Les exploits des héros, les plaisirs des bergers,  
Adonis et Vénus, foulant des lits de roses,  
Les nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,

L'esprit frappé de sinistres objets,  
Elle répand sur ces riants sujets

Un coloris lugubre et terne.

« Eh! dit-elle, comment peindre le siècle d'or!

« Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport

« Avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer  
de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre.  
Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse

qui vous écrit ; et s'il est des révolutions qui puissent influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature ; et seule, au milieu des changements universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espèce humaine  
Est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux  
La génération se succède et s'enchaîne.  
Chaque acte aux spectateurs offre des traits nouveaux,  
Et les héros changent à chaque scène.

Tandis que sur eux Atropos  
Promène sa faux homicide,  
Des siècles le torrent rapide  
Vers le vaste abîme des temps  
Roule chargé d'événements.  
Cependant la simple Nature,  
Toujours égale dans son cours,  
Sur les cendres des morts, sur les débris des tours  
Sème au printemps les fleurs et la verdure ;  
Et, depuis le matin jusqu'au soir de nos jours,  
Pour consoler le monde et repeupler la terre,  
Elle conserve et régénère  
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

## LETTRES A ÉMILIE,

SUR

## LA MYTHOLOGIE.

### LETTRE XLVII.

TITHON ET L'AURORE.

DEMAIN matin, belle Émilie,  
Quand, sortant des bras du repos,  
De mille roses embellie,  
Vous entr'ouvrirez vos rideaux ;  
Quand la soigneuse modestie,  
D'une ample gaze d'Italie  
Voilera le double contour  
Des charmes secrets que l'Amour  
Lorgne souvent d'un œil d'envie ;  
En un mot, quand il fera jour  
Pour l'amitié chez mon amie,  
Souffrez que j'admire de près,  
Sous votre nocturne coiffure,  
Ce coloris vermeil et frais,  
Cette blancheur naissante et pure  
Que ranime sur vos attraits  
Le doux repos de la nature.  
Ainsi que l'abeille au matin,

Recueille un précieux butin  
 Sur les fleurs qui viennent d'éclore,  
 Mon pinceau, long-temps incertain,  
 Recueillera sur votre teint  
 Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire, ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?  
 Quel fut son premier amant?  
 Fut-il heureux, et comment?  
 Sut-il la rendre fidèle?  
 Combien eut-il de rivaux?  
 Combien de fois changeoit-elle  
 Par mois, par jour? D'une belle  
 Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques-uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la première, puisque Titan est le même que ce fameux géant<sup>1</sup>, qui dans sa marche brillante éclaire et fertilise le monde.

Dès que le Soleil sort du lit de Téthys, l'Aurore

<sup>1</sup> L'univers, à sa présence,  
 Semble sortir du néant.  
 Il prend sa course, il s'avance  
 Comme un superbe géant.

monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là, elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil impatient elle attend le char de son père. Bientôt, au milieu de l'harmonie des sphères célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie; elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Piroïs, le léger Eoüs, le fougueux Æthon et l'indomptable Phlégon<sup>1</sup>; puis elle aperçoit son père lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir, ses yeux versent des larmes de tendresse. Les zéphyrus les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Émilie,

Quand je viens, sous votre croisée,  
 Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,  
 Sur ce présent qui tremble dans ma main,  
 Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,  
 Ne le refusez pas; songez que chaque fleur  
 Doit son éclat, doit sa fraîcheur,  
 Et les doux parfums qu'elle exhale,  
 A la piété filiale.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son père, vivoit sans imaginer qu'il existât un

<sup>1</sup> Noms des quatre coursiers du Soleil.



autre amour, lorsqu'elle aperçut dans les campagnes de Troie le beau Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déjà dit<sup>1</sup> qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommée; en cessant d'être épouse, elle devint mère. Le fils qui lui rendit les traits de son époux fut le célèbre Memnon.

Cette innocente et vive image  
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur,  
En donnant le change à son cœur,  
Y remplissoit le vuide du veuvage.  
Quand une femme, tour à tour  
Heureuse épouse, heureuse mère,  
Presse contre son sein ses enfants et leur père,  
Pour elle c'est le même amour.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troie, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais, avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

<sup>1</sup> Voyez la lettre XXXIII, seconde Partie, pag. 87 et 38.

Pour exprimer la douleur d'une mère,  
Il faudroit éprouver l'excès de son amour.

La fille brillante du Jour

D'un nuage lugubre obscurcit sa lumière;

Par l'amertume de ses pleurs,

Flétrit le verdure et les fleurs,

Et répandit son deuil sur la nature entière.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtroit sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher deux oiseaux blancs que l'on appelle Memnonides. Ces oiseaux se multiplièrent en peu de temps, et s'envolèrent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les Memnonides se rassembloient sur le tombeau de Memnon pour se combattre, et faire de leur sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venoient chaque année tondre avec leur bec le gazon qui couvroit la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosoient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que, dans tous les temps,

Pour parvenir au bonheur de leur plaisir,

On a bercé la vanité des grands

Avec des contes de grand'mère.

On éleva dans la suite une statue de marbre noir qui représentoit Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il alloit

parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappoit-il le corps de la statue, qu'elle prenoit un air riant, et paroissoit s'animer; mais aussitôt que le rayon atteignoit la bouche, il en sortoit un son harmonieux et tendre, qui sembloit dire: Bonjour, ma mère! Le soir, au moment où l'Aurore alloit éclairer l'autre hémisphère, un soupir foible et plaintif sembloit dire: Ma mère, adieu!

Telle étoit, Émilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.  
Paraissez-vous? soudain j'hésite, je soupire,  
Je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,  
Et ressemble assez bien au buste de Memnon.  
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,

Si votre bouche lui sourit,

Un sourire, un regard suffit

Pour faire parler la statue.

## LETTRE XLVIII.

### CÉPHALE ET PROCRIS.

FILLE qui n'a connu Cythère

Que sur la carte d'un roman,

Avant de voyager dans ce pays charmant,

Peut rester long-temps sédentaire.

Mais veuve qui, soir et matin,

Avec l'Amour en a fait le voyage,

Aime à se promener encor sur le chemin.

On a beau faire, on veut en vain

Oublier le pèlerinage

Quand on connoit le pèlerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, aperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avoit épousé Procris, fille d'Erechthée, roi d'Athènes. Ils étoient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honorait autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essayait-elle de rendre Céphale infidèle; il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance, elle l'enleva; mais les cœurs ne s'enlèvent point; celui de Céphale demeura près de sa chère Procris; et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse en lui disant: Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est aujourd'hui si chère!

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie: aussitôt il prend la figure aimable et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche étoit délicate.

J'ignore, grâce aux dieux, ce qu'Hymen me réserve;

Cependant j'aime à me flatter

Que, Céphale nouveau, j'irois en vain tenter

L'honneur de ma Procris; mais le ciel m'en préserve!

Les propositions de l'amant inconnu furent

d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissait plus que jamais. C'étoit beaucoup; et Céphale, plus heureux que sage, auroit dû s'en tenir à cette périlleuse tentative; mais il insista en ces termes :

- « Céphale vous trahit. — L'ingrat!.... le croyez-vous?  
 — « J'en suis sûr; et d'ailleurs n'est-il pas votre époux?  
 — « Il étoit mon amant. — Il ne l'est plus, madame.  
 — « Et moi je l'adore toujours.  
 — « Quoi! sa froideur ne peut éteindre votre flamme?  
 « Quoi! vous voulez consumer vos beaux jours  
 « A pleurer un mari? C'est un enfantillage  
 « Qui n'est plus permis à votre âge.  
 « Je suis jeune, riche, en faveur;  
 « Je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.  
 « Ne perdons point de temps; tous les préliminaires  
 « De dédains affectés, de refus, de rigueurs,  
 « Ne font qu'embrouiller les affaires.  
 « Pour être heureux, évitons ces longueurs.  
 « L'amour fuit, l'heure échappe, et le plaisir s'envole.  
 « Je vous aime, aimez-moi. Point de discours frivole.  
 « Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.  
 — « Mourir! vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.  
 « Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas?  
 — « Votre cœur ou la mort : voilà l'alternative.  
 « Donnez-moi l'un ou l'autre. — Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtroit à chercher, se fait connoître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale,

Il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage

Se termina suivant l'usage,

Par un doux raccommodement.

Nos époux, attestant les nymphes du bocage,

Jurèrent solennellement

De s'aimer désormais mille fois davantage ;

Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquoit le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avoit élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avoient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux qui dévorait leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,

Si tous les chevaliers des rives de la Seine

S'unissoient pour chasser les renards que Thémis,

Du fond de son noir sanctuaire,

Suscite pour manger les moutons de Paris,

Quelle chasse ils auroient à faire!

Le renard thébain échappa long-temps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais eu ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidèle Lélape; mais le dard qui lui restoit suffisoit pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcourroit sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposoit sur la terre brûlante, et imploroit le secours de cette vapeur rafraichissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, pères et protecteurs des bocages.

Viens, disoit-il, viens, aimable Aure;  
Viens, jeune épouse du Zéphyr.  
Accorde-moi seulement un soupir  
Pour apaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables, ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure, qu'il appeloit avec tant de langueur, étoit une nymphe qu'il aimoit éperdument; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allèrent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ces amies lui avoient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vient s'y reposer. Foible, hâletant, d'une voix languissante, il appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les transports de sa rage. Un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal.... Soudain un cri

douloureux et tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chère Procris, qui, d'une voix mourante, lui dit : « Céphale, au nom de cet amour si « tendre qui cause ma mort, n'épouse point cette « Aure, dont le nom seul me fait frémir ! » A ces mots, Céphale, reconnoissant son erreur, la désabuse; mais, hélas ! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,  
Et d'un regard semble lui dire :  
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné !  
En mourant de ta main, le ciel veut que j'expie  
Mon injustice et mon erreur;  
Mais je regrette peu la vie,  
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale; elle en eut même quelques remords; mais, pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion.

Orion différoit du reste des hommes, en ce qu'il n'avoit point de mère; mais il en étoit amplement dédommagé, en ce qu'il avoit trois pères certains, sans compter celui dont il étoit l'héritier présumptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois dieux, en reconnaissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisiroit.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen  
Je n'ose tenter la fortune.

Deux femmes pour un pauvre humain,  
Ce seroit trop; peut-être est-ce déjà trop d'une :  
Cependant j'ai besoin du lien conjugal;

Car, pour jouir du bonheur d'être père,  
La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire :  
Or ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,  
En m'accordant le bien, me dispenser du mal?

Les dieux, touchés du bon sens et de la naïveté  
de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avoit  
tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance  
divine, et recommandèrent à Hyrée de la couvrir  
de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il  
en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célèbre et le plus beau des  
chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimèrent en même  
temps; et la fille du Jour, s'ennuyant de rivaliser  
avec la déesse des forêts, brusqua l'aventure en  
enlevant Orion, qu'elle transporta dans l'isle de  
Délos. Cependant il paroit qu'il revint auprès de  
Diane, ce qui est naturel : l'Aurore faisoit les  
avances, Diane résistoit; elle devoit être préférée :  
peu à peu elle répondit aux sentiments d'Orion, et  
conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais  
Orion, dont la flamme étoit moins dégagée des  
principes terrestres, surprenant un jour Diane  
seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mysté-  
rieux, lui dit, en se précipitant à ses pieds :

Pour vous plaire, chaste Diane,  
Je me consume nuit et jour

A filer le parfait amour;  
Mais je vous avouerai qu'un sentiment profane,  
Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.  
Le moral est chez moi tout voisin du physique;  
Et, malgré le respect de ma pudique ardeur,  
Je ne me sens point fait pour l'amour platonique <sup>1</sup>.

L'argument étoit pressant. Diane, au lieu d'y  
répondre, fit piquer son amant par un scorpion  
caché sous une roche voisine, et transporta l'amant  
et l'animal dans le ciel, où ils formèrent deux cons-  
tellations disposées de manière que le scorpion  
semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Émilie;  
Demain je vais revoir ces bois, cette prairie,  
Où de mes plaisirs le plus doux  
Étoit de vous écrire et de penser à vous.  
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore  
Le premier rayon de l'Aurore,  
En admirant ses naïves couleurs  
Et son sourire accompagné de pleurs,  
Je me dirai : Celle que j'aime  
Rougit, pleure et sourit de même.  
Pour ressembler en tout à la divinité,  
Il ne lui manque, hélas! que l'immortalité.  
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes  
Et sa jeunesse et sa beauté,  
Ses vertus seront immortelles;

---

<sup>1</sup> Je crains qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de  
quelques siècles, et je prie MM. les amoureux platoniciens  
de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.



Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,  
 Nous perdre dans l'éternité.  
 Pardon, mon adorable amie;  
 Ces sinistres penses pourront vous affliger;  
 Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie  
 Est si vif et si passager,  
 Qu'il est permis de prolonger  
 L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

## LETTE XLIX.

FLORE, PAËS, FAUNE, SYLVAIN.

Pourquoi demeurer à la ville  
 Quand tout reverdit dans nos champs,  
 Quand Flore décore l'asile  
 Que l'amour destine aux amants!  
 Ah! venez dans nos bois; ces berceaux vous attendent;  
 Ce gazon vous appelle, et ces roses demandent  
 Pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur  
 De couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines avec tout l'appareil de son antique magnificence

Sur un nuage de rosée  
 Doré des rayons du soleil,  
 Il parcourt nos guérets, et presse le réveil  
 De la Nature reposée,

Qui, de mille feux embrasée,  
 Le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil,  
 Une légère draperie,  
 Pareille à l'écharpe d'Iris,  
 Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,  
 Qu'un tendre regard accompagne,  
 Ranime les vallons flétris,  
 Et fait sourire la campagne.  
 A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,  
 Le jeune amant de la Nature  
 Rougit, comme une vierge pure,  
 De modestie et de plaisir.  
 Son front est couronné de l'herbe des prairies,  
 Pour prouver que de la beauté  
 Le premier ornement est la simplicité.

L'Amour, qui, sans être invité,  
 Assiste à toutes les parties,  
 Voltige à ses côtés; et tandis que les fleurs  
 Échappent de ses mains, le fripon les ramasse,  
 Puis, en riant, les entrelace  
 Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mère du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,  
 Flore, dans sa riche corbeille,  
 Assortit un tribut de roses et de lis,  
 Et le donne au Zéphyr, pour l'offrir à son fils.  
 Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes  
 Suivent en jouant du hautbois,  
 Et chassent vers le Nord l'Hiver au fond des bois,  
 En lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortège  
 est conduite par le dieu Pan, environné de Faunes

et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres. Ceux-ci, d'un œil lascif, considèrent les Dryades, les Hamadryades, les Oréades et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Terme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Émilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connoître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mère, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphyre, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce dieu léger est fils d'Éole et de l'Aurore. Des ailes de papillon soutiennent son corps diaphane au milieu de la vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante; ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps. Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de Cybèle<sup>1</sup>, il

<sup>1</sup> La Terre.

écarte, de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit des pleurs de sa mère l'enfance des fleurs, des fruits et des moissons.

Les savants n'osent décider si Zéphyre est l'époux ou l'amant de Flore; en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problème. Les médisants vont plus loin; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivoit autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens. Chloris étoit alors son nom. Enrichie par ses amants, elle nomma pour son héritier le sénat, qui, par reconnaissance, fit son apo théose. Mais, ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui étoit alors vacant, et la maria au Zéphyre, époux sans conséquence, qui convenoit parfaitement au caractère variable de la nouvelle déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtements, combattoient et courroient au son des trompettes. Celles qui remportoient le prix de la lutte ou de la course, recevoient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paroissoit au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie qu'elle tenoit de la main droite; de l'autre, elle présentait une poignée de pois et de fèves, parce que, durant les jeux floraux, les Ediles jetoient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre

du Printemps, qui gouverne par intérim les fruits naissants, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitants voisins accoururent pour sauver sa statue; mais tout à coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la déesse, que ses prêtres osèrent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légère impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain, j'aurois voulu les voir, ou vous donner la main, Ou marcher sur vos pas; et je crois, mon amie,

Que j'aurois fort déconcerté

La feinte insensibilité

Des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette déesse, Palès régnoit sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocents. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parce que, durant ses fêtes, les bergers purgeoient leurs troupeaux, en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille<sup>1</sup>, qui sert de litière aux bestiaux. Ses fêtes se célébroient au mois de mai. Les pasteurs lui

<sup>1</sup> Le mot Palès dérive du mot latin *Palea*, paille.

offroient du lait et du miel; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautoient par-dessus; et le plus agile remportoit le prix, qui ordinairement étoit une jeune chèvre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence

Rendoit hommage à la divinité,

Ses fêtes commençoient par la reconnaissance,

Et finissoient par la gaité.

Les compagnes de Palès sont les Napées, qui présidoient aux plaines, et les Oréades aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les coteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé dans un arbre creux un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes, qui, enchantées de cette découverte, donnèrent aux abeilles le nom de *mélisses*, et à leur nectar celui de *mel*, que nous avons traduit par *miel*.

Les Dryades<sup>1</sup> avoient l'inspection des bois et des arbres en général<sup>2</sup>; les Hamadryades, aussi

<sup>1</sup> Dryade dérive du mot grec *Drys* (Δρυς), arbre. *Ama* (Ἀμα) signifie avec; ainsi Hamadryade signifie, qui est unie avec l'arbre.

<sup>2</sup> On les avoit imaginées pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. On ne pouvoit couper un arbre avant que les ministres de la religion n'eussent déclaré que les nymphes l'avoient abandonné.

multipliées que les arbres, naissoient et mouroient avec celui auquel leur existence étoit intimement liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables et attache des nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à mes yeux :  
A travers les épis de ces plaines dorées

Je crois voir courir les Népées.

Sur ces coteaux délicieux,

J'écoute les soupirs des tendres Oréades ;

Sous ces bosquets mystérieux

Je cherche les gazons foulés par les Dryades ;

Et si, le soir, dans mon jardin,

J'arrose un arbuste malade,

En le baignant, je songe que ma main

Rafranchit une Hamadryade.

Parmi ces nymphes, les plus révérees étoient les Querculanes<sup>1</sup>, dont la vie étoit attachée à celle des chênes. Le célèbre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit : Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est attachée. Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnoissante le couronna sur le rivage.

Oh ! si les nymphes à présent  
Récompensent encor de même un bon office,

<sup>1</sup> Du mot latin *Quercus*, chêne.

Comme j'irois courir les bois, en leur disant :  
N'est-il rien pour votre service ?

Les amants de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeoit aussi les troupeaux, et partageoit avec le dieu Terme la garde des limites champêtres. Les Romains appeloient ses fêtes les Lupercales<sup>1</sup>, soit parce qu'il écartoit les loups des bergeries, soit parce que son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avoient été nourris par une louve, en conservoit le nom de Lupercal. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit la nuit dans une grotte où les deux époux étoient couchés séparément. Hercule avoit enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain, marchant à tâtons, et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chute, Sylvain

Renonçant aux profits de la galanterie,

Et dégoûté du bien de son prochain,

Se maria le lendemain ;

Car dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfants, qui tous portèrent son nom. On les confond souvent

<sup>1</sup> Voyez la Lettre IV, première Partie,

avec les Faunes, parce que leur figure et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, fils de Saturne, et roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en piver par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fille de Janus, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs autres avoient été changées en fontaines à force de pleurer.

Or, si le ciel prenoit encor la peine

De consulter leurs dispositions

Pour métamorphoser les veuves de la Seine,

Sur nos rivages nous aurions

Cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laissèrent pour héritier Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion<sup>1</sup> donnoit des lois aux peuples d'Athènes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé Sterculie<sup>2</sup>, qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfants furent les Faunes, que l'on mit au rang des dieux champêtres. On leur immoloit une chèvre, et le pin leur étoit consacré. On les représentoit avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des

<sup>1</sup> Il fut le père de Philomèle et de Progné, qui périrent victimes de la brutalité de Térée, roi de Thrace, et époux de Progné.

<sup>2</sup> *Sterculum*, fumier, engrais.

cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenoient aussi une branche dans la main droite. On leur donnoit quelquefois, mais plus rarement, des pieds de chèvre. Fauna, leur mère, après la mort de son époux, s'enferma seule, et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifièrent ce modèle des veuves, qui devint l'inimitable patronne des dames romaines. Elle avoit à Rome un temple, dont les prêtres distribuoient au peuple des simples pour toutes les maladies. Les Romains confondoient Fauna avec Cybèle, ou la bonne déesse, et lui donnoient les mêmes attributs. Les dames romaines célébroient ses fêtes durant la nuit, et il étoit défendu aux hommes d'oser même regarder l'asile sacré de ces mystères, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien,

Piqué de ce rare silence,

Dit que, suivant toute apparence,

Ces grands mystères n'étoient rien.

C'est son avis, chacun le sien;

Mais je crains fort, lorsque j'y pense,

Que ce ne soit aussi le mien.

Les dieux qui ressemblent le plus aux enfants de Fauna, sont les Satyres, qui ne diffèrent des Faunes que parce qu'ils ont toujours des pieds de chèvre, et qu'ils portent tantôt un thyrses, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes, dont ils animent la joie, enflamment les



sens et réveillent les désirs, en précipitant, au gré de leur rustique harmonie, la mesure rapide de leurs pas cadencés.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'étoit pas jadis en grande vénération. Cependant, il avoit son culte particulier. On lui sacrifioit un âne, parce qu'ayant jadis défié un âne, j'ignore à quel genre de combat, et en ayant glorieusement triomphé, le vaincu, désespéré, s'étoit jeté sur le vainqueur, et l'avoit laissé mourant à l'ombre de ses lauriers.

Ses fêtes se célébroient particulièrement à Lampsaque, d'où il avoit été chassé autrefois, pour y avoir fait, par ses noirs sourcils, ses cheveux crépus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules, et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

Nos belles, à ce que je croi,

Ont hérité de ce caprice :

Telle refuse encor d'admettre sous sa loi

Un Apollon blondin, qui prend à son service

Un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi ?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étoient des batailles, des danses, des ris, des hurlements continuels ; et la ville de Lampsaque sembloit n'être peuplée que de convulsionnaires. Enfin la diète générale des maris, qui, par caractère ou par habitude, avoient conservé l'impassibilité du flegme conjugal, décréta le rappel du dieu exilé ; et sou-

dain toutes les cervelles dérangées se remirent sans bruit à leur place.

C'est au dieu Terme que Priape a l'obligation de ne pas être le plus laid de tous les dieux. Terme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il étoit jadis en grande vénération. Le téméraire dont la main sacrilège le dérangeoit de sa place étoit proscrit<sup>1</sup> ; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu Terme. Lorsque tous les dieux se retirèrent aux environs du Capitole pour le céder à Jupiter, Terme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébroient à Rome le dernier jour de l'année. On le couronnoit d'épis au temps de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instants

Des plus beaux jours de notre vie ;

Quand ils sont passés, mon amie,

On les regrette : il n'est plus temps.

Hâtons-nous d'être heureux ; et si la jouissance

Avec nos beaux jours doit finir,

---

<sup>1</sup> Il étoit dévoué aux Furies, et chacun avoit le droit de le tuer.

Nous en conserverons du moins le souvenir.

Le Souvenir, frère de l'Espérance,

En nous retraçant nos amours,

Nous rendra leur première ivresse,

Et fera luire encor, sur le soir de nos jours,

L'aurore de notre jeunesse.

## LETTRE L.

### POMONE, VERTUMNE.

Je me doutois, Émilie, qu'à propos de la déesse des fleurs, vous me demanderiez l'histoire de la déesse des fruits. Je conviens que ces deux divinités sont de tout temps inséparables.

Je sais qu'on dit : Flore et Pomone,

Comme on dit : la Nuit et le Jour,

Les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,

Les Grâces et Vénus, Émilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone.

Car je vous connois, entre nous,

Des fruits de la plus belle espèce,

Que la Pudeur en vain nous voile avec adresse;

Trésors mystérieux, dont l'éclat vif et doux

Perce le voile.... Eh bien ! pourquoi rougissez-vous

De m'entendre vanter les fruits de la sagesse ?

Pomone, déesse des jardins, vivoit célibataire, et ne concevoit pas au monde d'autre plaisir que

celui de cultiver les arbres qui portent les trésors de l'Automne. En vain mille amants avoient essayé de lui plaire; elle dédaignoit leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne <sup>1</sup> avoit le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal; puis celle d'un jeune moissonneur, on le congédia; enfin celle d'une vieille femme, on l'écoula.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confiance :

Ma fille, j'applaudis à vos amusements.

Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature,

La source fut toujours intarissable et pure.

Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmants;

Mais de votre asile champêtre

Pour rendre le séjour plus doux,

Malgré vos soins, il y manque peut-être

Le plus bel ornement. — Quel est-il? — Un époux.

Où, mon enfant; croyez à mon expérience :

Sans amour à votre âge, il n'est point de bonheur.

On a beau s'imposer silence

<sup>1</sup> Le nom de Vertumne dérive du mot latin *Vertere*, changer.

Et donner le change à son cœur,  
 Du célibat, plus qu'on ne pense,  
 Le sentier solitaire est glissant pour l'honneur;  
 L'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,  
 Peut mettre en sûreté la fragile Innocence.

Vous seule de l'Hymen pourquoi braver les lois?

Mariez-vous, tout se marie :  
 L'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,  
 Le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.  
 Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen ;  
 Et, du plus haut des cieux jusque dans la poussière,  
 Tous les êtres unis par ce commun lien,

Forment une famille entière  
 Qui semble se donner la main.

Mais si votre froideur vous rend inaccessible  
 Aux plus purs sentiments de la société,  
 Peut-être aux doux plaisirs de la maternité

Ne serez-vous pas insensible.  
 Voyez cette vigne flexible,  
 Mariée à ce jeune ormeau :

L'arbre étendant au loin chaque rameau,  
 Soutient ses foibles bras, et la vigne fidèle  
 De ses trésors naissants couronne son appui ;

Son époux s'embellit par elle,  
 Elle se féconde par lui.

O vigne, jeune et vierge encore !  
 Je sais l'ormeau qu'il vous faudroit.

Vous connoissez Vertumne ; il est tendre et discret,  
 Vous l'estimez, il vous adore.

Sur vos goûts les plus chers il règle tous ses goûts ;  
 Vous aimez les fruits, il les aime ;  
 Il les cultive comme vous.

Vertumne, aux grâces près, est un autre vous-même ;  
 L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.

— Ah ! si je vous croyois, lui répondit Pomone ;  
 Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne ?  
 — Lui ; le voici. — Comment !... Où donc ? — A vos genoux.

Et soudain, reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractère changeant, fut toujours fidèle à son épouse. Ils vieillirent ainsi dans la constance conjugale jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particulière, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Les époux, revenus à l'âge de vingt ans,  
 Reprendroient le chemin de la galanterie.

Les femmes, avec leur printemps,  
 Retrouveroient la fleur de la coquetterie ;  
 De là, craintes, soupçons, soupirs, éloignements,  
 Serments toujours nouveaux et toujours infidèles.  
 Tourments délicieux !... Age heureux des amants,

Plus tu fomentes les querelles,  
 Plus tu donnes de prix aux accommodements.

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le « Printemps y paroissoit la tête couronnée de

« fleurs; l'Été nu portoit une couronne d'épis; « l'Automne étoit vêtu d'une robe rongée par la « vendange, et l'Hiver avoit une chevelure blan- « che et hérissée. » En effet, on représentoit l'Hiver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettoit quelquefois une faucille dans la main de l'Été, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblèmes, je retrouve sans cesse près de vous, Emilie, toutes les saisons de l'année :

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps;  
Quand je cueille un baiser, c'est l'Été, je moissonne.  
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmants,  
Les fruits de votre esprit, j'amasse; c'est l'Automne.

Mais si, dans vos yeux, dans votre air,  
Je vois de la froideur, je tremble; c'est l'Hiver.

## LETTRE LI

PAN ET SYRINX; ÉCHO ET NARCISSE.

REVENONS au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Emilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisants prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée, en l'absence de son mari,

par une foule d'amants, leur tint long-temps rigueur en apparence, mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux, qui la rendit mère d'un fils. Or, comme on ignoroit lequel des nombreux amants de la reine étoit vraiment le père de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils *Pan*, ce qui signifie à peu près *universel*. Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan étoit fils de Pénélope et de Mercure, qui avoit pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice!

Changer Mercure en animal.

En animal cornu, pour supplanter Ulysse!

Ce pauvre Ulysse!... Ah! c'est bien mal!

Quel que fût le père de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageoit la racine d'une paire de cornes qui surmontoient sa chevelure rousse et crépue. Son corps étoit vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir, et son échine dégénéroit en une queue de bouc qui balayoit ses cuisses et ses pieds de chèvre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, l'une des nymphes de Diane, et fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de manière à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court en sautillant après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles :

D'où naît cette rigueur extrême ?  
 Pourquoi refusez-vous d'écouter mes serments ?  
 Je suis laid ; mais, hélas ! est-on laid quand on aime ?  
 La beauté véritable est dans les sentiments.  
 Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amère  
 Ne passe à tous nos fils ? Mais depuis fort long-temps  
 Vous savez bien que les enfants  
 Ne ressemblent point à leur père.  
 Les miens auront mon cœur et les traits de leur mère.  
 Épousez-moi ; le ciel semble m'avoir pétri  
 Tout exprès pour faire un mari :  
 Je suis d'un si bon caractère !  
 D'ailleurs on sait que j'ai du bien ;  
 Je vous donnerai tout.... Vous ne répondez rien !  
 Où courez-vous, cruelle !.... Eh bien !....  
 Vous vous jetez à la rivière ?....  
 Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez.  
 Nous ne sommes pas mariés.

Il dit, et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter ; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnoît Syrinx sous cette forme

nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la flûte à sept tuyaux dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consolait de son veuvage précoce. Il parcourait les yallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causait sa chère Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pitys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux ; et Pitys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

Pardonnez ma peine secrète :  
 Plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu !  
 Vous jouissez, moi je regrette ;  
 Vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avoit su me charmer.  
 Je lui dis : Syrinx, je t'adore.  
 Car dans nos bois l'on aime encore,  
 Et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu  
 D'éprouver ma persévérance.  
 Je me nourrissois d'espérance ;  
 Je vivois : l'amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,  
 Pour prix de mon amour fidèle,  
 Un baiser ; encor sembloit-elle,  
 En le donnant, le retenir.

Ici le dieu cornu, passant modestement sur le



dégoût insurmontable dont Syrinx avoit payé les prémices de sa flamme, en vint à l'événement de la métamorphose, et attendrit tellement Pitys, que cette nymphe, trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnèrent ensemble le sommet d'une montagne déserte; et de là le dieu Pan montrant à la nymphe les vastes campagnes qui s'étendoient autour d'eux, lui dit tendrement :

Contemplez mes riants domaines,  
Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,  
Et ces coteaux délicieux;  
Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,  
Et ces monts azurés se perdre dans les cieux.

Partout l'amour s'offre à vos yeux;  
L'Amour règne partout; le monde est son empire.  
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer;  
Sans l'amour tout est mort, et par lui tout respire;  
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.

Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : Osez. Mais Pitys étoit aimée de Borée, qui avoit donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure, la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme pièce de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidèle, qui, dans sa chute, fut métamorphosée en pin. Pan, désespéré, cueillit une branche de cet

arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours en mémoire de sa chère Pitys. C'est à cette occasion que le pin lui fut consacré.

Il étoit écrit au livre des destinées amoureuses que Pan seroit toujours malheureux dans ses galantes aventures. Pour se consoler de la mort de sa chère Pitys, il s'attacha à la nymphe Écho, fille de l'Air et de la Terre.

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,  
Après avoir joui long-temps  
Du privilège heureux de parler la première,  
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,  
A ne parler que la dernière,  
Afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avoit empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernières syllabes de tout ce qu'elle entendroit dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avoit jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse; mais depuis qu'elle étoit réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquoit, il lui détaillait la naissance, les progrès et la nature de son amour. Voilà, lui disoit-il, comment je vous aime. Et aussitôt, bon gré mal gré, Écho répétoit : Je vous aime.

Le roman tiroit à sa fin, lorsque la jeune Écho

rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avoit prédit à sa mère qu'il vivroit long-temps, s'il pouvoit éviter de se voir. Mais si sa vue devoit lui être fatale, elle ne l'étoit pas moins aux nymphes que sa beauté avoit rendues sensibles. Écho en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le désir de lui plaire.

Or nymphe à qui l'Amour inspire ce désir

Se croit toujours sûre de son affaire.

Écho, comptant y réussir,

Épioit le premier soupir;

Le premier aveu de Narcisse.

Mais le beau jouvenceau, trop fier, ou trop novice,

Sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,

Dans une gravité sublime,

Jouoit le rôle ou d'un sage ou d'un sot,

Rôle, en amour, à peu près synonyme.

De cet objet silencieux

Pour animer la froide indifférence,

Écho prend le parti de rompre le silence.

Elle approche en baissant les yeux;

Tremblante, interdite, confuse,

Elle s'apprête à révéler

Le secret de son cœur.... Sa bouche lui refuse

La parole; aussitôt ses larmes de couler.

Narcisse, sans penser même à la consoler,

Voit ses yeux humides se fonder

En un ruisseau de pleurs qu'un autre auroit séché,

Et, d'un air à demi-touché,

Dit : Vous pleurez, j'en suis fâché.

Mais vous ne dites rien ; je n'ai rien à répondre.

« Rien à répondre ! » répète la nymphe en gémissant ; et le chasseur, sans l'écouter, va rejoindre ses compagnons, occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Écho, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abimait dans sa douleur et dans ses regrets ; puis se tournant vers l'endroit où elle croyoit voir encore Narcisse, elle lui disoit intérieurement :

Ah ! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,  
Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,  
Et mon silence, ingrat, t'en auroient dit assez !  
Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre.

Poursuivie par ses pensées, Écho parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se dessèche peu à peu. Ses os se pétrifient et se changent en rocher ; et de même qu'après le trépas nous ne conservons plus que notre âme, principe essentiel de l'existence de l'homme, Écho, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et vic-times elles-mêmes de l'amour qu'elles avoient conçu pour Narcisse, prièrent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça. Non cet Amour aimable

Qui, confondant les sentiments

Des cœurs de deux jeunes amants,

Rend leur bonheur inséparable ;

Mais cet Amour triste, isolé,

D'orgueil, de sottise gonflé,

Qui rapporte tout à soi-même,  
 Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime;  
 Amour qui suit les orateurs  
 A la tribune, et va, sur les banquettes,  
 S'asseoir avec les auditeurs;  
 Qui martyrise les coquettes,  
 Et magnétise les auteurs;  
 Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,  
 Dont une foible part fut adjugée au sage,  
 Et la plus forte dose au sot;  
 Amour propre.... Je dis ce mot  
 Bien bas : car, tel que la finance  
 Qui s'est débaptisée en prenant le blason,  
 Cet Amour orgueilleux s'offense  
 Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Nar-  
 cisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée  
 mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure  
 D'un jour voluptueux foiblement éclairé,  
 Coule sur un sable doré,  
 Le cristal d'une source pure.  
 Incliné sur ses bords, le chasseur altéré  
 Voit son image. A cette vue,  
 Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.  
 Immobile d'extase et d'amour enivré,  
 Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore,  
 Succède un feu plus dévorant encore.  
 Le corps penché, les yeux baissés,  
 Les bras tendus et les regards fixés  
 Vers cette image qu'il adore :  
 « Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,

« Bergère, naïade ou déesse,  
 « Ne dédaigne pas ma tendresse.  
 « J'aime ! j'en fais l'aveu pour la première fois.  
 « Hélas ! tu parois me sourire,  
 « Et chaque fois que ma bouche soupire,  
 « Tu sembles soupirer aussi.  
 « M'aimerois-tu?... Je vois tes larmes  
 « S'échapper !... » En parlant ainsi,  
 Ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes  
 De la nymphe qui tremble au milieu du cristal.  
 « Grands dieux !... quel changement fatal !  
 « Quel sort, ou quel caprice à mes yeux te déguise ?  
 « Ce n'est plus toi !... L'onde se tranquillise ! »  
 La nymphe reparoit. « Enfin je te revois !  
 « Tu me parles ! Pourquoi n'entends-je pas ta voix ?  
 « Ce que tu dis paroît si tendre !  
 « Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre ;  
 « Si près de toi ! comment en suis-je séparé ?  
 « Viens apaiser l'ardeur dont je suis dévoré !  
 « Viens, je brûle d'unir mon âme avec la tienne.  
 « Quoi ! tu me tends les bras ? Ah ! vole dans mon sein....  
 « Approche, approche encore, et donne-moi la main....  
 « Tu fuis ? Hélas ! ta main sembloit chercher la mienne,  
 « Et quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant  
 « Elle s'évanouit, et m'échappe en tremblant.  
 « Non, tu ne m'aimes pas, je le vois ; ton sourire,  
 « Tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.  
 « Je brûle, je languis, je succombe, je meurs !...  
 « Hélas ! tu me donnes des pleurs !  
 « Tu m'aimes donc ?... et tu veux que j'expire ! »  
 Il dit, et déjà la pâleur  
 Décolore son front. Ses grâces se flétrissent,  
 Son oeil s'appesantit, et ses larmes tarissent.

Il dépérit comme la jeune fleur  
Qui, des feux du printemps en naissant desséchée,  
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.

Écho, témoin du sort de son amant,  
Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.

« Adieu, dit-il. — Adieu! soupire-t-elle.

— « Je t'aimois. — Je t'aimois, dit la nymphe fidèle.

— « Et même en ce moment où tu causes ma mort,

« Je t'aime encor! » Écho répond : Je t'aime encor!

Le soir, en descendant des montagnes, les  
Oréades aperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,

Reposoit entre les roseaux.

Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,

Sembloient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris,  
versent des larmes amères, et accusent l'Amour de  
les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans  
toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs  
compagnes pour célébrer les funérailles de Nar-  
cisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avan-  
cent lentement vers la rive fatale; mais elles y  
cherchent en vain le corps de celui qu'elles re-  
grettent; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur  
nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches,  
à laquelle elles donnent le nom de Narcisse; nom  
qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrerent  
cette fleur aux Euménides, et en couronnèrent les  
urnes et les tombeaux.

Quelques auteurs, qui sans doute avoient alors  
des correspondances avec l'autre monde, assurent

qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre  
de Narcisse se pencha sur les bords pour s'admirer  
dans les eaux du Styx : ils ajoutent que, depuis  
son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de  
ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah!  
si l'on conserve ce goût chez les morts, après  
l'avoir eu chez les vivants,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,

De coquettes aux traits vernis,

Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis;

Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,

Idolâtres de leur beauté,

A deux genoux devant eux-mêmes

S'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Écho s'est retirée  
dans les vallées profondes et dans les grottes soli-  
taires. Là, dès qu'elle entend soupirer une bergère  
trop tendre, elle se plaît à répéter ses soupirs, qui  
lui rappellent sa triste aventure. Mais si, le mo-  
ment d'après, elle entend des chants d'allégresse,  
elle en répète gaiement le refrain, soit par une suite  
de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour  
faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette nymphe, crut  
souvent reconnoître sa voix. Il l'appeloit en gémis-  
sant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la  
cherchoit nuit et jour au fond des bois. Enfin, lassé  
de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs  
par ses infortunes amoureuses, il en conclut que  
l'amour étoit la plus folle des vanités humaines,

et finit par vivre en paix, c'est-à-dire, sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avoit, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois, qui, sous la conduite de Brennus, leur chef, avoient pénétré dans la Grèce, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout à coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan; et l'on appelle encore terreurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géants escaloient le ciel, Pan, voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Égypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagème, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne; signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantait point ses autels; on lui présentait pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan étoit le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifièrent l'ensemble, et adorèrent le grand Pan, ou le grand Tout. Réfléchissant ensuite que ce tout étoit animé par un principe caché, ils adorèrent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marièrent cette divinité avec Cupidon, c'est-à-dire, qu'ils unirent

le moral et le physique de l'amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paroît aussi juste qu'ingénieuse :

Pour être heureux, il faut sentir.

Si les sens nous donnent la vie,

Le sentiment nous donne le plaisir.

L'Amour n'est qu'une frénésie

Qui s'éteint avec le désir;

Le vrai bonheur est bien moins de jouir

Que d'aimer toujours son amie.

## LETTRE LII.

### PSYCHÉ.

CONSOLEZ-VOUS, belle Émilie;

Consolez-vous si quelque jour,

Votre cœur un moment s'oublie.

Vertus, pudeur et modestie,

N'étouffent point la sympathie

Qui règne au terrestre séjour.

Chacun doit aimer à son tour;

Les uns au matin de la vie,

Et les autres sur le retour.

La loi d'aimer fut établie

Pour les dieux mêmes : mon amie,

Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnoit un prince tout-puissant, car il étoit aimé de tous ses sujets. Son épouse partageoit avec lui leur amour. Elle



n'avoit point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne; mais elle avoit mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissoit à tous les trésors de la beauté naissante tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommoit Psyché.

Sa beauté n'étoit pas encore  
Une beauté parfaite; mais,  
En la considérant de près,  
On sentoit qu'elle alloit éclore.  
Elle avoit à peine compté  
Quatorze printemps. A cet âge  
On sait qu'en naissant la beauté  
Nous présente à la fois fraîcheur, timidité,  
Sourire ingénu, doux langage,  
Confiance, naïveté,  
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déjà.  
Sitôt qu'une belle commence,  
On se peint en secret les charmes qu'elle aura,  
Et l'on embellit ceux qu'elle a  
Du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle étoit, et plus encore en imaginant ce qu'elle devoit être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit: vous l'avez déjà deviné.

Psyché avoit deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fières par habitude, et coquettes par goût,  
D'esprit très ordinaire, et d'humeur très jalouse;

C'étoient de ces beautés qu'on rencontre partout,

Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.

On vantoit au loin leurs trésors,

Non ces trésors dont la Nature

Orne l'esprit, pare le corps,

Et de Vénus enrichit la ceinture;

Mais des trésors de ce métal

Auquel on donne sur la terre

Une valeur imaginaire,

Qui, pour un peu de bien, y fait beaucoup de mal.

Cependant en formant à peu près un total

De leur âge, de leur naissance,

Item de leur dot, tout compris,

Nos sœurs étoient pour des maris

Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux princes voisins, qui, suivant l'usage, les épousèrent, de concert avec leurs créanciers.

Cependant les grâces de Psyché se développoient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse; on lui éleva même un temple; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumoit sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles; et prenant l'Amour par la main: Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mère? Ah! par ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher fils, venge mon outrage; perce-la de tes traits; qu'elle

brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse sans doute prétend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psyché,

Regard vif, mais plein d'innocence,

Regard qui va chercher le cœur,

Regard voilé par la décence,

Et tempéré par la douceur.

L'Amour, frappé, s'arrête; il soupire, il balance;

L'arc et le trait, sans qu'il y pense,

Échappent de ses mains; il se sent attendrir.

Non, ma mère, dit-il, je ne puis t'obéir.

Pardonne! cet effort surpasse ma puissance.

Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,

Fais-toi des ennemis que je puisse haïr<sup>1</sup>.

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché qui ne l'aperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi! se disoit-il, c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime

<sup>1</sup> Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scène première.

pas; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger!

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante

Vous est préparé par mes soins;

Ah! de votre ivresse touchante

Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins

La coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspiroit Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvoit se réaliser qu'à l'ombre du mystère: si Vénus en étoit instruite, Psyché sans doute étoit perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet il consulta,

Non point la déesse *Muta*<sup>1</sup>,

Quoiqu'il rendit justice à sa délicatesse.

Mais de sa part il craignoit un éclat,

Car il soupçonnoit la déesse

De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du Silence:

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,

Renfermés dans les grandes âmes

Et des sages et des héros.

D'un triple mur d'airain son autel est enclos.

<sup>1</sup> *Muta* ou *Tacita*, déesse du Silence chez les Romains. Il existoit encore chez eux une autre déesse du Silence, nommée *Angerona*; elle avoit la bouche cachetée.

Pour ne point profaner son auguste repos,  
 Dans la première enceinte on fait asseoir les dames.  
 Cependant la plupart ayant à concerter

Des projets de galanterie,  
 De médisance ou de coquetterie,  
 Jour et nuit, pour le consulter,  
 Viennent en foule dans son temple.

Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple.

Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévère, assis sur un trône ombragé d'un arbre<sup>1</sup> dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet, et de la main droite appuie un doigt sur ses lèvres fermées. Le front du dieu est couronné d'une mitre dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'élève un autel couvert de légumes, dont la pitié des habitants du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous dont l'image réverée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois, et dans les vestibules sacrés de nos temples, rappelle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la justice, dans les secrets des empires, et dans les mystères de nos dieux; vous dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, tandis que

<sup>1</sup> Le pêcher.

le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amène auprès de vous, et conseillez-moi.

Alors le sage Harpocrate, prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devoit rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Aussi connoissez-vous, Emilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentiments; mais, par un phénomène bien étrange, de nous deux, c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,

De mon secret me payer par un autre!  
 Et puisque vous lisez couramment dans mon cœur,  
 Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

## LETTRE LIII.

### PSYCHÉ.

ENVIRONNÉE des hommages d'un peuple immense, Psyché, plus déesse que mortelle, arrivoit à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composoient sa cour; aucun n'osoit demander sa main.

Rivale d'une déesse,

L'encens fumoit sur ses pas;

On adoroit la princesse,

Mais on ne l'épousoit pas.

Or, sitôt que le cœur, dans la saison de plaisir,  
Sent ce vuide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,  
La beauté ne peut, sans pâlir,  
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissoit donc tous les jours. Ses parents alarmés allèrent consulter l'Oracle. Écoutez sa réponse :

« En longs habits de deuil conduisez votre fille  
« Sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.  
« Là, par l'ordre des dieux, ravie à sa famille,  
« Psyché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des parents et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étoient pas fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant elles s'arrachioient les cheveux, et versioient des torrents de larmes; et qu'on ne s'en étonne pas :

L'art de pleurer est un talent  
Que la femme la plus novice  
Possède à fond, et que souvent  
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux dieux et tranquille, conservoit cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices;  
Étalez à ses yeux les plus affreux supplices;

Son cœur est exempt de remords,  
Son front demeure inaltérable.  
L'aspect de l'empire des morts  
Ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funèbre qui sembloit la conduire au tombeau, marchoit les yeux baissés, et se disoit :

Je n'ai rien fait aux dieux; que peuvent-ils me faire?  
S'ils désirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;

Mais peuvent-ils la désirer?

Je n'ai vécu que pour les adorer;

J'ai mis mon bonheur à leur plaisir.

Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frère.

J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.

Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.

Hélas! plus je me considère,

Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne; mais

Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, en sanglotant, versent les pleurs qu'elles avoient réservés pour cette dernière scène.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promène long-temps ses regards sur les rochers, les bois et les abîmes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,  
Ses transports furieux, ses longs mugissements,

Elle frémit et croit d'avance

Expirer de frayeur dans ses embrassements.

Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance :

Ne puis-je pas, dit-elle, apaiser son courroux ?

Si ce monstre m'épouse, il m'aime ;

S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même ;

De me plaire il sera jaloux ;

Moi je ferai tout pour lui plaire.

Je puis changer son caractère ;

L'Amour peut le rendre plus doux....

Je ne crois pas que j'en meure.

C'est un monstre, à la bonne heure ;

Mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psyché se livroit à ces réflexions consolantes, Zéphyre, par l'ordre de Cupidon, voloit au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte <sup>1</sup> sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Les habitants de cette ville en sortent par deux portes opposées ; l'une, faite de corne transparente, est la porte des Songes véridiques ; l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs..

Ces démons fantastiques prennent à leur gré mille figures, mille costumes différents pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent les projets des hommes s'envolant en fumée ; les protecteurs de cour vendant de l'or-

<sup>1</sup> Ovide place le Sommeil dans une grotte ; Lucien dans une ville : j'ai réuni ces deux opinions.

viétan pour des louanges ; les héros, géants en perspective, *Lilliputiens* à quatre pas ; les astronomes tourbillonnant parmi les sphères, les mondes, les rêves et les planètes, et se perdant au sein du vuide, avec les atomes ronds et crochus ; les orateurs à la mode, dos à dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons ; des poètes délicieux brodant des arabesques au tambour ; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de blé dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde ; des financiers, devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour à tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,

L'Amour brûlant sous la chaste étamine,

L'ambition creusant pour sa propre ruine,

La fragile vertu brisée au moindre choc,

L'esclavage assis sur le trône,

Les soucis voltigeant autour de la couronne,

La véritable royauté

Réduite à l'empire suprême

Que l'homme exerce sur lui-même

Dans une sage obscurité ;

Les vrais bien chez la pauvreté,

La pauvreté chez l'opulence,

Le faux éclat dans la splendeur,

Les seuls plaisirs dans l'espérance,



Les tourments dans la jouissance,  
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet de chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef; et, pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur général. Ils expédient pour les gens à projet des brevets d'invention, des privilèges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirants; aux femmes mariées, le convoi funèbre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'ancre de la Chicane. Quelques-uns font apercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siècles et par l'encens. Quelques autres réalisent aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à

piéd sec, des chars volant vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc., etc. Mais parmi ces aimables imposteurs

Il en est un, le plus flatteur de tous,

Qui quelquefois à l'amî d'Émilie

Offre les traits de son amie

Qui lui sourit, et fait mille jaloux.

Hélas! je n'oserois le croire,

Ni vous consulter sur mon sort.

Oserois-je pourtant vous demander s'il sort

Par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?

## LETTRE LIV.

### PSYCHÉ.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphyre arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Erêbe et de la Nuit, et frère de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,

Étendu monacalement,

Le dieu savoure mollement

Une langueur voluptueuse.

Sur ses traits rians et fleuris

Brille la fraîcheur printanière

D'un chérubin, d'une houris,

Ou d'un chanoine qui digère.

Le dispensateur du repos  
 Dort entouré de somnifères,  
 De gazettes et de pavots,  
 D'opium et de commentaires,  
 De nénufar et de journaux.  
 Près du lit une source pure,  
 Sur les cailloux et la verdure  
 Roulant son cristal argenté,  
 Le long de sa rive fleurie,  
 Appelle la mélancolie  
 Et murmure là volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,  
 Phoebus, sur ces paisibles lieux,  
 N'a dardé les traits radieux  
 De sa lumière étincelante.  
 Un crépuscule foible et doux,  
 Une lueur mystérieuse,  
 Un demi-jour de rendez-vous,  
 Une fraîcheur délicieuse,  
 Tout inspire cette langueur,  
 Cette paisible léthargie,  
 Où l'homme, rêvant le bonheur,  
 Poursuit le rêve de la vie.  
 Des vains Songes autour de lui  
 Voltige la troupe empressée,  
 Et leurs ailes de l'eau d'oubli  
 Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphyre aperçoit ses trois enfants<sup>1</sup>, Morphée, Phobétor et Fantase.

<sup>1</sup> On donnoit au Sommeil jusqu'à mille enfants, qui

Morphée tenoit une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le règne de son père, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisements, je crois  
 Qu'il met de la coquetterie,  
 Car je l'ai vu plus d'une fois  
 Se présenter à moi sous les traits d'Emilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, porte sur un corps immense une figure blême et décharnée.

C'est le dieu des esprits. Autrefois sa puissance  
 Dominoit un empire immense;  
 Mais aujourd'hui son empire n'est plus  
 Qu'un empire *in partibus*.

Enfin le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, désire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas! si la Fantaisie  
 Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,  
 Que de belles, mon amie,  
 Sommeillent les yeux ouverts!

---

sans doute n'étoient autres que les Songes dont il est le père, et dont la mère est l'Imagination.

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphyre s'avance légèrement vers le Sommeil, soulève le noir rideau de son lit d'ébène, et entrevoit le dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphyre, par un léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit :

Si, pour vous couronnant les Songes  
Des roses de la volupté,  
L'Amour embellit leurs mensonges  
Des charmes de la vérité,  
Sommeil, écoutez sa prière :  
L'Amour, qui seul fait obéir  
Le puissant maître du tonnerre,  
Qui, dans les enfers, sur la terre,  
Seul peut tout, ne peut endormir  
Les yeux d'une simple bergère.  
De Psyché fermez la paupière,  
Et, jusques à l'aube du jour,  
Loin de cette belle endormie,  
Chassez la brûlante insomnie,  
Inséparable de l'Amour.

Le Sommeil se lève à ces mots ; il étend ses ailes sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers ; et, guidé par Zéphyre, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphyre, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrte, et parsemé de violettes. Cet om-

brage est si frais, que nous ferons bien, Émilie, de nous y reposer aussi ;

Et là, si vous daignez m'en croire,  
Interrompant cet entretien,  
De Psyché quelque temps vous oublierez l'histoire  
En faveur de l'historien.

## LETTRE LV.

## PSYCHÉ.

O QUELLE sérénité pure !  
Est-ce ici le séjour des dieux ?  
Est-ce la main de la Nature  
Qui dans ces prés délicieux  
A semé de ces fleurs l'émail sur la verdure ?  
De ce palais brillant la simple majesté,  
Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde  
Le cristal même de cette onde,  
Tout, jusqu'à l'air, me paroît enchanté.  
Il me semble que je respire  
La tendresse et la volupté !  
Je suis heureuse.... et pourtant je soupire !....  
Que manque-t-il encore à ma félicité ?  
Et qu'est-ce donc que je désire !

Ainsi parloit Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se lève, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornements qui le décorent, por-

tent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psyché ne rencontroit pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde  
Commençoit à la désoler :  
Dans le plus beau palais du monde,  
On veut trouver à qui parler.

Enfin une voix foible et tendre lui dit : Psyché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas ; désirez seulement. Psyché désire, et tour à tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux, se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir ; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout à coup, au milieu des ombres de la nuit,

Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.  
Psyché sent une main, frissonne et la repousse.

« Ah ! que le monstre a la main douce ! »  
Réfléchit-elle ; « hélas ! que n'est-il aussi doux ! »

Mais une voix plus douce encore

Lui dit : « Psyché, c'est moi qui vous adore

« Et que l'Amour vous donne pour époux.

— « Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle ;

« Me voici. — Moi, vous dévorer !

« Moi, votre amant soumis ! moi, votre époux fidèle !

— « Hélas ! comment puis-je espérer

« Ces procédés d'un monstre ? — Un monstre, quand il aime,

« Tout monstre qu'il est s'embellit ;

« L'Amour embelliroit la laideur elle-même.

« Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.

— « Le bonheur ! ah ! pourquoi m'en offrez-vous l'idée ?

« Et comment me prouver ce que vous m'avez dit ? »

J'ignore ce qu'il répondit ;

Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras, et cherche son époux à ses côtés. Mais il avoit disparu. Aussitôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau, elle étoit l'apercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon ; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente :

D'abord sa figure est ovale ;

Des deux côtés, une fossette égale,

Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.

Il doit me dévorer, dit-on...

Ah ! pour me dévorer, sa bouche est trop mignonne.

Ses cheveux sur son front forment une couronne ;

Mais sont-ils noirs ou châains ? Non ;

Ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse

Seroit plus rude ; et châains, plus épaisse.

J'en conclus que le monstre est blond.

Il est blond... De là je soupçonne

Que sans doute il a les yeux bleus ;

Deux grands yeux en amande, ardents, voluptueux,

Qu'un double sourcil brun de son arc environne.

Comme il doit avoir un beau teint !  
 Comme il a la peau veloutée !  
 Comme sa poitrine agitée  
 Exhale en soupirant la fraîcheur du matin !  
 Et sa taille svelte et légère !  
 Ses pieds pas plus grands que ma main,  
 Sa main celle d'une bergère ;  
 Et de si jolis petits doigts !  
 Et son cœur palpitant à peine  
 Sous un sein d'ivoire ! et sa voix  
 Aussi douce que son haleine !...  
 Le joli monstre que voilà !  
 Vous dont l'amitié me regrette,  
 Mes compagnes, je vous souhaite  
 Des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublèrent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psyché l'entendant approcher, lui dit :

Aimable monstre, au nom de notre ardeur,  
 Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre âme,  
 Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,  
 Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité ; elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appelleront à grands cris. Si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant :

« Les maris se ressemblent tous !  
 « On me l'avoit bien dit !... Je conviens qu'un époux  
 « Peut demander à son amie  
 « Quelque sacrifice léger ;  
 « C'est l'usage ;... mais exiger  
 « Le silence d'abord... Voyez la tyrannie ! »

« Eh bien ! répliqua l'époux, touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs ; comblez-les même de présents ; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivent sur le rocher. Psyché les entend, et ordonne à Zéphyre de les apporter dans son palais. Après les premières caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette ; et tandis que l'envie tout naturellement succède à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscrettes :

« Quel est donc votre époux ? que dit-il, que fait-il ?  
 « Est-il jeune, est-il beau, de face ou de profil ?  
 « Est-il grand ou petit ? est-il froid ? est-il tendre ?  
 « Vif ou lent ? triste ou gai ? maussade ou complaisant ?  
 « Dites-nous tout enfin ! Voilà, quant à présent,  
 « Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché, confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : Mon époux est un jeune prince qui passe tout le jour à la chasse. Puis elle les combla de présents, et Zéphyre les reporta dans le palais de leur père. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétaient sans cesse :



« Quoi ! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,

« Pour époux a peut-être un dieu,

« Nous, malheureuses que nous sommes,

« Avec nos princes pituieux,

« Podagres, catarrheux, quinteux,

« Nous n'avons pas même des hommes !

« L'orgueilleuse, à travers sa perfide douceur,

« N'avez-vous pas démêlé sa noirceur ?

« Elle rit de notre détresse !...

« Vengeons-nous ! vengeons notre honneur,

« Et l'affront que le sort a fait au droit d'ainesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chère épouse, bientôt vous deviendrez mère d'un fils qui, si vous êtes discrète, sera immortel, et mortel, si vous parlez. »

— « Eh ! quel secret par moi peut être répété ?

« Vous me les cachez tous ! — C'est par égard, madame :

« Un époux qui chérit sa femme,

« Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit ; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux, et ne puis le connoître.

« Il se cache et se tait ; c'est, dit-il, pour mon bien !

« De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être,

« Mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussitôt les deux sœurs, profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché par la main, et lui dirent avec un ton de confiance perfide :

« Puisqu'il se cache, il est coupable.

— « Coupable ? hélas ! de quoi ? — D'un projet exécutable :

« Qui vous menace. — Moi ! — Laissez-vous éclairer :

« Dès que vous serez mère, il doit vous dévorer.

— « Il est si foible ; il sort à peine de l'enfance....

— « Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.

— « Il m'aime tant ! — L'amour est un masque trompeur.

« Et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.

— « Qui vous l'a dit ? — L'expérience. »

« Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne ; dès que le monstre sera endormi près de vous, levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la d'une main ; de l'autre, saisissez le glaive, approchez du monstre, et tranchez-lui la tête. »

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour à tour à Psyché un baiser d'encouragement ; puis retournant au palais de leur père, elles se disent en confidence :

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.

« Quel éclat scandaleux ! quel plaisir de conter,

« De broder les détails, d'aigrir, de commenter,

« Et d'enrichir le fond d'une si belle histoire ! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il sembloit qu'elle pressentit le triste succès de cette espèce de complot, que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénoûment. Ah ! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurois guérie

de cette fausse bravoure ! Car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires :

Depuis un mois je vous aimois,  
Lorsque de vos liens je voulus pour jamais  
Délivrer mon âme asservie.

J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Émilie ;  
Mais, tout fier que j'étois, un regard m'étonna ;  
Un sourire me dit : *Soyons amis, Cinna ;*  
Et je m'engageai pour la vie.

## LETTRE LVI.

## PSYCHÉ.

Viens le milieu de sa carrière  
La nuit arrive ; tout s'endort :  
Le docteur sur un commentaire,  
Le rentier sur un coffre-fort ;  
Le calculateur sur Barème,  
L'entrepreneur sur un projet,  
Le sermoneur sur un carême,  
Le ministre sur un placet,  
L'orateur sur un syllogisme,  
L'historien sur un anachronisme ;  
Le poète, auprès d'un sonnet,  
Ronfle sur un épithalame ;  
L'avare bâille en comptant ses écus,  
L'astronome en lorgnant Vénus,  
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur

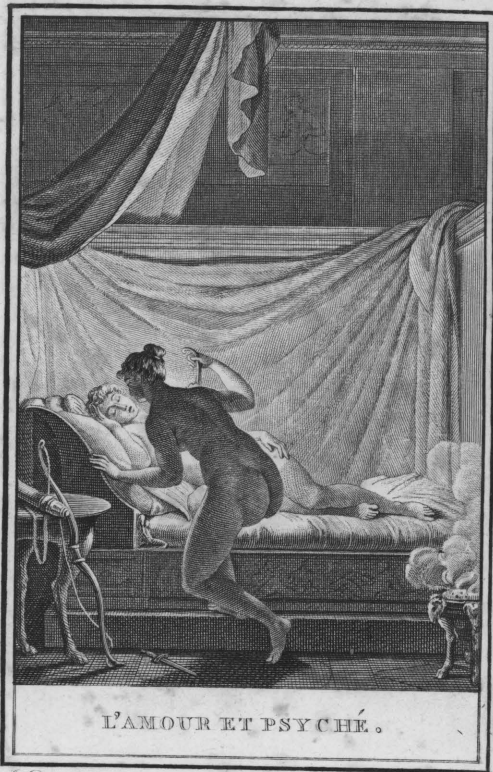
le sein de son épouse. Alors celle-ci, dégageant peu à peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive. Elle découvre l'une, et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite à la lueur de la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas la figure du monstre varie, et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas c'est un jeune chasseur,  
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,  
Ce doit être leur frère; à dix pas c'est leur sœur;  
A huit pas c'est une vestale;  
A cinq à six pas, tour à tour,  
C'est un dieu, c'est une déesse;  
A quatre, c'est Zéphyre; à trois, c'est la Jeunesse;  
A deux, c'est le Printemps; et plus près c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,  
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire  
Au cœur qui le connoît pour la première fois.  
Psyché près du Dieu qu'elle admire  
Aperçoit un arc, un carquois,  
En tire un trait avec adresse;  
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,  
Le laisse échapper, et soudain  
Brûle d'amour pour l'Amour même.  
Quelle ivresse, quel feu doit embraser son sein!  
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!  
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,

Lett. à Émilie. 4.

7



L'AMOUR ET PSYCHÉ.

*M. Coreau. inv.*

*Délaux. f.*

*à Paris, chez Ant. Aug. Renouard*

En s'inclinant sur lui respire son haleine,  
 Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,

De peur d'en souffler les pavots.

Par malheur de la lampe, entre ses mains tremblante,  
 Sur le sein de l'époux une goutte brûlante  
 Tombe!... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour!  
 Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied  
 au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec  
 lui; bientôt elle retombe, et froissée de sa chute,  
 anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux :  
 « Ingrate Psyché! ma mère m'avait ordonné de vous  
 « donner un monstre pour amant; je me suis donné  
 « moi-même; et, pour prix de ma tendresse, vous  
 « voulez m'ôter le jour avant même de me con-  
 « noître. Adieu : je punirai vos perfides sœurs; et  
 « vous, je vous abandonne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses  
 yeux baignés de pleurs; mais la lumière lui est  
 odieuse, et la vie insupportable. L'œil égaré, les  
 cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve  
 voisin, s'élance et s'y précipite.

Le fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.  
 Les Naiades, du sein de leurs grottes profondes,  
 Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux

Le dieu la soulève et la presse;  
 De ses flots argentés doucement la caresse,

Et par cent détours sinueux,  
 Cent fois revenant sur lui-même,  
 Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.

Enfin au pied d'un saule, ornement de ces bords,  
 Apercevant un lit de mousse et de verdure,  
 Il y vient lentement déposer ces trésors  
 Dont s'enorgueillit la Nature.

Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour,  
 Les oiseaux caressants, les zéphyr, l'onde pure,  
 Semblent dire par leur murmure :

Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trou-  
 ver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au  
 hasard le premier chemin qui se présente devant  
 elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce  
 chemin la conduit à la petite ville où règne sa sœur  
 aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'a-  
 bandonner pour épouser sa seconde sœur. L'ainée,  
 furieuse de cette préférence, vole au palais pour  
 en avoir raison. Aussitôt Psyché court annoncer  
 tout le contraire à la cadette, qui, pour supplan-  
 ter l'ainée de la famille, vole au palais peu de  
 temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,  
 L'innocente Psyché, pour fuir la vérité,  
 A pris deux fois un détour circonflexe.

Je ne sais si c'est par oubli,  
 Ou pour payer le tribut à son sexe;  
 Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déjà ses sœurs sont, l'une et l'autre, victimes  
 de ce double mensonge. En arrivant tour à tour  
 sur le rocher, elles appellent le Zéphyr jusqu'ici  
 fidèle à leurs ordres; et, croyant s'abandonner

dans ses bras, elles se précipitent et disparaissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

— Maladé! lui, mon fils! de quoi? — D'une brûlure.  
— Hélas! qui l'a brûlé? — Son épouse... — Comment! Mon fils est marié? sans mon consentement!

— Oui, suivant le droit de nature.

— Eh! quelle est son épouse? — Un chef-d'œuvre des cieux  
Que l'on nomme Psyché. — Grands dieux!

Cette petite créature,

Après avoir usurpé mes autels,  
M'ose enlever mon fils!... Je suis d'une colère!...

Tout le tiers-état de la terre  
Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels!

En parlant ainsi, la mère de l'Amour vole à l'Olympe. Là, elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévère; et après avoir examiné sa blessure: Je vous amène, dit-elle, un médecin qui, en peu de temps, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, aperçoit auprès de sa mère une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,

Est frère de la Médecine.

Le seul point sur lequel ils diffèrent entre eux  
C'est que l'un exténue, et que l'autre assasine.

Plus l'Amour considère cette pâle effigie, moins il la reconnoit. En vain parcourt-il en idée tous les

lieux qu'il habite ordinairement, les boudoirs des dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et surtout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit: Mon fils, vous voyez la Diète; fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avoit tort: l'abstinence

Ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien

Au régime de l'espérance;

Ce régime-là n'y fait rien.

Donnez-lui donc quelque substance,

Puisqu'il est décidé d'avance

Que jamais je ne guérirai,

Qu'à ses desirs enfin votre amitié se rende.

Au malade désespéré

Refuse-t-on ce qu'il demande?

## LETTRÉ LVII.

### PSYCHÉ.

Psyché, veuve avant d'être mère, erroit au gré de sa douleur, et cherchoit son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle aperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa prière à la déesse: «Souffrez, lui dit-elle, que, pour échapper aux



« persécutions de Vénus, je me cache sous ces  
« épis que la piété consacre sur vos autels. » Cérès  
lui répond en soupirant :

« Je voudrois vous soustraire aux fureurs de Cyprine,

« Et vous cacher à ses regards.

« Elle a tort, j'en conviens; mais elle est ma cousine,

« Et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se  
présente chez Junon, et lui fait la même prière.  
En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus,  
Junon s'écrie :

« C'est bien le cœur le plus vindicatif !

« C'est le fléau de toute ma famille !

« Mais enfin c'est ma belle-fille;

« Il faut que je me plie à cet esprit rétif.

« La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise

« Aucun esclave fugitif;

« Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise. »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se  
présenter chez aucune déesse. Elle ne voyoit dans  
tout l'Olympe que des sœurs, des nièces, des  
tantes et des cousines de Vénus, qui tour à tour  
la renverroient par des considérations d'alliance  
ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le  
parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de  
Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter  
sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain  
sa rivale, va trouver Mercure et lui dit : « Mon  
« frère, j'ai gravé sur ces tablettes le signalement

« d'une esclave fugitive, et la récompense pro-  
« mise à celui qui me la ramènera. Allez, et publiez  
« cet écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands  
chemins, les carrefours, les ports, les marchés,  
et les places publiques, qui, comme l'on sait,  
composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit  
suivant :

Vénus, déesse de Cythère,

A tous les amants de la terre

Salut ! Savoir faisons que, depuis quelque temps,

Certaine esclave assez jolie,

Que l'on nomme Psyché, beaux cheveux, belles dents,

Petit minois de fantaisie,

Age de quatorze à quinze ans,

A pris la fuite. S'il arrive

Qu'un mortel, par hasard, la trouve en son chemin,

Et ramène à Paphos la jeune fugitive,

En la recevant de sa main,

De sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,

Et sera le dernier de tous

Assaisonné par la déesse

De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels, avides d'une telle récom-  
pense, se mettent tous à la poursuite de Psyché.  
Trompés par son signalement, ils arrêtoient sur  
les chemins et aux portes des villes la jeunesse et  
la beauté comme suspectes.

Tel fut en ce temps-là le caprice du sort,

Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,

Et que vous n'auriez pu voyager, Émilie,

• Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchoient Psyché sur la terre, elle étoit aux genoux de Vénus, et s'abandonnoit à sa générosité. Mais la déesse, oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisoit charger de fers, et ordonnoit à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourmens, Psyché la conjuroit d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle alloit être mère. A ces mots Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écrioit avec fureur :

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage !... »

« Frappez ! frappez jusqu'à la mort ! »

« C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor

« Me rendre grand'mère à mon âge ! »

En parlant ainsi, elle la frappoit elle-même au visage, et déchiroit ses vêtements. Mais, apprenant que l'Amour, exténué par le régime de la Diète, venoit de tomber en foiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mère de l'Amour. Au jour naissant, elle s'en aperçut ; et ayant fait venir Psyché : Allez, lui dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma part : Vénus vous demande une boîte de beauté, pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psyché devoit succomber dans ce message ; mais elle descendit au sombre Averné avec cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planèrent autour d'elle ; Cerbère, en murmurant, lécha ses jolis pieds, Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle, Lui fit passer le Styx sans lui dire : Payez.

Proserpine elle-même, touchée des grâces naïves de Psyché, lui dit en lui remettant la boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagère ! J'en suis jalouse ; et si ce n'étoit par égard pour elle, je serois presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin, qui, avec une simple ordonnance, te placeroit auprès de moi pour toujours. Mais Vénus m'en voudroit, et elle auroit raison. Adieu, porte-lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir ; tu n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché, en revenant des enfers, tournoit, retournoit et secouoit la boîte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvoit contenir ; puis elle disoit en elle-même :

En vérité, je voudrois bien savoir

Quelle figure peut avoir

La beauté renfermée ainsi dans une boîte....

« Garde-toi de l'ouvrir ; tu n'en as pas besoin, »

M'a-t-elle dit. C'est bien honnête !....

Si pourtant je pouvois en voir un petit coin !

Sur mainte table de toilette,

J'ai vu du noir, du blanc et du rouge apprêté ;

Tout cela n'est pas la beauté.

De celle que je tiens, si j'avois la recette,

Combien j'obligerois mon sexe !.... Il est certain

Que je puis, sans être indiscrete,  
Envier le secret d'obliger mon prochain.

Malgré cette apologie intérieure, Psyché, conservant un reste de scrupule, n'osoit ouvrir la boîte; mais elle la laissoit tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrit par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psyché innocemment aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boîte en dehors; mais, au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale qui, l'enveloppant tout à coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenoit ce jour-là pour la première fois.

Sans doute il existe un génie  
Qui conduit les amants : à chaque instant du jour,  
C'est lui qui sur vos pas me conduit, Emilie,  
Et ce fut lui, je le parie,  
Qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chère Psyché, de porter cette boîte à ma mère; et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déjà Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avoit brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques; elle en consultoit un quatrième qui alloit subir le même sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte

mystérieuse. Jamais la reine de Cythère n'en avoit si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevoit des mains de Psyché, l'Amour, foible et tremblant, arrivoit au palais céleste, et se jetant aux pieds de Jupiter : Mon père, s'écrioit-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, ou laissez-moi mourir; car, sans elle, l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter, attendri, relève son petit-fils avec une feinte sévérité. Je sais, lui dit-il, je sais ce que je voudrois ignorer. Mon fils, la faute est grave.... — mais unique; et quel dieu peut en dire autant?

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bonté de circonstance : « Je consens à réparer une première erreur, pourvu qu'à l'avenir vous me juriez une sagesse.... — égale à la votre, mon père. »

Le roi du ciel, confus de l'éloge, rougit pour la première fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes.

« Malgré son sourire enfantin,

« Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin !....

« Mais je veux que tu t'en souviennes !....

« Qu'il eût formé là-bas une inclination,

« C'étoit bien; mais dame Nature

« A poussé si loin l'aventure,

« Qu'il y paroit un peu, dit-on;

« Or, mes enfants, le mariage

« Étant, dans la jeune saison,

« Le tombeau du libertinage,

« Je suis d'avis que, pour le corriger,

« Nous lui fassions épouser sa conquête.

— « Mais, mon père, c'est déroger !

« Reprit Vénus. — Elle est d'une famille honnête,

« Répliqua Jupiter. — Oui, bon pour ces gens-là.

« Mais c'est une mortelle. — Ah ! n'est-ce que cela

« Qui s'oppose à son alliance ?

« En sûreté de conscience

« Votre fils pourra l'épouser,

« Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus réduite au silence, consentit à devenir grand-mère.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui admirèrent en elle la réunion intéressante des grâces naïves de l'enfance et des promesses de la maternité. Jupiter, la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambroisie :

« Venez, Psyché, soyez ma fille.

« Recevez l'immortalité ;

« Bientôt l'aimable Volupté

« Doit avec vous entrer dans ma famille.

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir. Peu de temps après, Psyché mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Émilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connoître :

Aimer pour le plaisir d'aimer,  
Épancher librement son âme toute entière

Dans un cœur qu'on sait estimer ;

D'un adorable caractère

Éprouver chaque jour la douce égalité,

N'y trouver de variété

Que dans mille moyens de plaire ;

Entre les bras de la pudeur

S'abandonner à la tendresse ;

Goûter avec délicatesse

Le prix de la moindre faveur ;

Au sein du plus tendre délire,

Jouir de tout, ne perdre rien,

Heureux du peu que l'on obtient,

Plus heureux de ce qu'on désire ;

Par la résistance irrité,

Et retenu par la décence,

En l'économisant, doubler la jouissance,

N'est-ce pas là la Volupté ?

Telle est, Émilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisissez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paroît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés qu'agréables, et notre immortel fabuliste<sup>1</sup>, qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces grâces naïves qui n'appartiennent qu'à lui seul.

Après le divin La Fontaine,

Il étoit dangereux d'essayer ce tableau.

<sup>1</sup> Nous avons sur le même sujet un poëme dont j'aurois fait l'éloge, si je ne m'abstenois autant de louer les vivants que de blâmer les morts.

Sans doute j'aurois dû m'en épargner la peine,  
 Pour ménager l'honneur de mon pinceau;  
 Mais je vous aime! Amour nous mène  
 Toujours trop loin, et nous fait tout oser.  
 Ce dieu m'excusera peut-être  
 D'avoir, avec un si grand maître,  
 Osé presque rivaliser.  
 Sans être comme lui favorisé des Grâces,  
 J'ai présumé, je ne m'en défends pas,  
 Qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,  
 J'en pourrais glaner sur ses traces.

## LETTRE LVIII.

### L'AMITIÉ.

Quoi! je vous aurai parlé de la naissance, des exploits, du culte et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié!

Hélas! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre; ses lois se sont perpétuées jusqu'à nous; nous les avons reçues de nos pères pour les transmettre à nos enfants, qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié? où sont les débris de ses autels? qui nous a transmis ses lois? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante, et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure qui n'a ni temple, ni sacrificeurs.

Cependant les Grecs l'avoient divinisée. Ils l'appeloient la *Divinité des grandes âmes*; mais ce titre étoit purement honorifique.

Les vices couronnés des grâces du bel âge,  
 Méprisés, mais charmants, sont l'objet de nos soins,  
 Tandis que les Vertus, avec un vieux visage,  
 En honneur parmi nous languissent sans témoins;  
 On les adore d'autant moins,  
 Qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paroît que les Romains la consolèrent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représentèrent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps, et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devoit-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver, et à l'Amitié ceux du Printemps; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,  
 Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié étoit représentée vêtue d'une tunique, sur les bords de laquelle on avoit gravé cette légende : *la mort et la vie*. Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,

Jusques au tombeau doit nous suivre :  
 Quand on a commencé d'aimer,  
 Ne plus aimer, c'est ne plus vivre.



Sur le front de la déesse, on lisoit cette inscription : *Pété et l'hiver*, pour désigner sans doute que l'Amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré !

La statue de l'Amitié avoit le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvroit son cœur, au milieu duquel étoient écrits ces mots : *de près et de loin*.

De loin comme de près on s'ouvre à son amie,

Qui mieux que moi doit le savoir !

En lui parlant on croit la voir ;

On la mène, en rêvant, le long de la prairie ;

Près d'un saule on la fait asseoir.

On l'entretient longuement jusqu'au soir,

De ses désirs, de ses alarmes,

De ses projets, de son espoir.

Dans ses yeux se peint-on des larmes ?

Ivre d'amour et de plaisir,

On l'embrasse en idée ; et tandis que Zéphyr

Emporte le baiser, avec de nouveaux charmes,

Le cœur achève de s'ouvrir :

Absente, on lui dit comme on l'aime ;

On lui dit comme on est jaloux....

Si la belle étoit là, le diroit-on de même ?

Oui, j'en réponds ; tous les aveux sont doux

Quand ils nous sont dictés par la tendresse.

J'irois tous les jours à confesse,

Si je me confessois à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié étoit autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnoit même l'Amour : *que les temps sont changés !*

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avoit à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse étoit représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle *Cana Fides* ; d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithète, désigner la vieillesse de la Fidélité, blanchie par son grand âge ; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même

De la nommer Fidélité ;

Si bien que c'est, en vérité,

Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement au pied de cette déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'Attachement et la Fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étoient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche, qui leur couvroit la tête et leur enveloppoit les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblème. Ces prêtres présentoient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souilloient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple on voyoit deux mains droites qui se serroient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la *Bonne-Foi*, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblème de la Fidélité; ce sont deux vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidèle.

De ce fragile engagement,

Pour consolider la tendresse,

J'aurois subordonné la foi de leur serment

A la condition expresse

Qu'elles auroient à part chacune leur amant.

Ces monuments élevés en l'honneur de la Fidélité ont été détruits par le Temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne par l'Inconstance, divinité fugitive, à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi c'est moins la légèreté que la vanité française qui a ridiculisé le bonheur en reléguant la Fidélité dans les siècles.

Les dieux nous réservoient, ô ma fidèle amie!

L'honneur de rétablir son culte et ses autels.

A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,

Parcourant deux à deux le chemin de la vie,

D'une sainte union savourer la douceur!

Puisse chaque François, au terme du bonheur,

Arriver côte à côte avec son Émilie!

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.



## TABLE ALPHABÉTIQUE.

	LET.	PAG.
AMITIÉ. Son culte tombé en désuétude. . .	58	86
Ses attributs, ses vêtements. . . . .	<i>Ib.</i>	87
AUORE. Son origine; ses fonctions. . . .	47	8
Amante de Tithon, mère de Memnon. . . .	<i>Ib.</i>	10
Elle aime Céphale. . . . .	48	13
Elle enlève Orion. . . . .	<i>Ib.</i>	17
CANENTE, femme de Picus, changée en voix.	49	28
CÉPHALE, aimée de l'Aurore, tue Procris son épouse. . . . .	48	17
DIÈTE, médecin de l'Amour. . . . .	56	86
ÉCHO, nymphe éprise de Narcisse. . . . .	51	42
EOÛS, ÆTHON, PHLÉGON, PYROÏS, chevaux du soleil. . . . .	47	9
FANTASE, divinité nocturne, fille du Som- meil. . . . .	54	63
FAUNA, sœur et épouse de FAUNE, père des Faunes. . . . .	49	28
FÉRONIE, divinité champêtre. Prodige sur le mont Soracte. . . . .	<i>Ib.</i>	24
FIDÉLITÉ, la même que la BONNE FOI. .	58	89
FLORE. Son origine, son apothéose; épouse de Zéphyre. . . . .	49	22
HAMADRYADES, DRYADES, NAPIÈES. .	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
HARPOCRATES, dieu du Silence. . . . .	52	53
MÉLISSES, premier nom des abeilles. . . .	49	25
MEMNON, fils de l'Aurore. Sa mort. Statue de Memnon. . . . .	47	10

	LET.	PAG.
MORPHÉE, fils aîné du Sommeil.....	54	63
MUTA, déesse du Silence.....	52	53
NARCISSE, aimé de la nymphe Écho....	51	44
Il devient épris de lui-même.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Il meurt et est changé en fleur.....	<i>Ib.</i>	46
ORÉADES, nymphes des montagnes.....	49	25
ORION. Sa naissance.....	48	17
Il est aimé de l'Aurore et de Diane, et changé en constellation.....	<i>Ib.</i>	18
PALÈS, déesse, protectrice des troupeaux et des prairies.....	49	24
PAN. Son origine incertaine.....	51	37
Il aime Syrinx et la nymphe Pitys.....	<i>Ib.</i>	<i>Ib.</i>
Écho lui préfère Narcisse.....	<i>Ib.</i>	41
Son caractère, son culte. Terreur panique..	<i>Ib.</i>	48
PHOBÉTOR, fils du Sommeil.....	54	63
PICUS, aïeul des Sylvains, changé en pivert.	49	28
PITYS, aimée du dieu Pan, changée en pin..	51	40
POMONE, déesse des fruits, épouse de Ver- tunne.....	50	31
PRIAPE, fils de Vénus et de Bacchus.....	49	30
PRINTEMPS. Son cortège, son culte, son origine.....	<i>Ib.</i>	20
PROCRIS. Voyez CÉPHALE.		
PSYCHÉ. Son histoire.....	53	55
	à	à
	57	86
QUERCULANES, nymphes, protectrices des chênes.....	<i>Ib.</i>	26
SATYRES.....	<i>Ib.</i>	22
SOMMEIL. Description de son palais.....	54	61
SYRINX. Voyez PAN.		

TERME. Son caractère, son culte.....	49	31
VERTUMNE. Voyez POMONE.		
VOLUPTE, fille de l'Amour et de Psyché. Définition de la VOLUPTE.....	57	84
ZEPHYRE, fils d'Éole et de l'Aurore, époux de Flore, et père du Printemps.....	49	22

FIN DE LA TABLE.



174 271

52.

XIX